

LES-AMIS-DE-LA POLOGNE

J.

REVUE
MENSUELLE

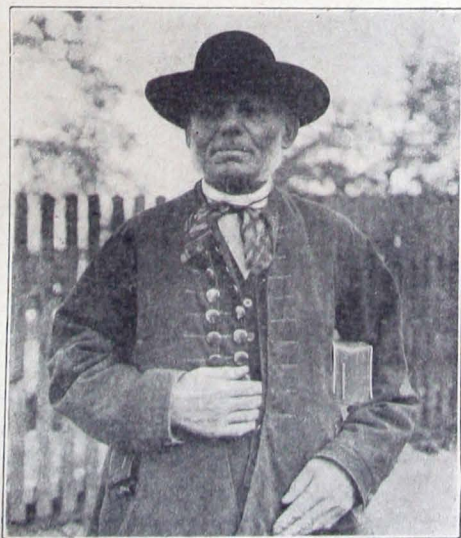
REDACTEUR EN CHEF
Rosa BAILLY

REDACTION & ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée, PARIS (v^e)
Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Aux volontaires Polonais. — L'autre piébisette : Rosa Bailly. — Il y a dix ans : Paul Tapponnier. — La guerre en papier : *Cakimir Sosnowski*. — La "Semaine des Emigrants" : K.-L. Nalecz. — Le jour du vote à Bytom. — Vieille Cracovie : *Boy*. — Un poète polono-julf. — Les sports. — Une vieille coutume, la "Koulig" : *Zbigniew Szczeniawa*. — Les belles traductions. — Campagnes : *Stefan Zeromski*. — Pour la fête du maréchal. — A la manière de Shakespeare : Rosa Bailly. — Les Polonais dans l'Orne, après l'insurrection de 1830 : *René Jouanne*. — Les vallées de la Podolie. — Découvertes archéologiques en Pologne. — Les cigarettes polonaises en France : *E. P.* — Une église polonaise à Paris. — L'Action des Amis de la Pologne.



UN PAYSAN DE HAUTE-SILÉSIE



Aux Volontaires Polonais

Aux premières heures de la Grande Guerre, deux mille Polonais s'enrôlèrent sous nos drapeaux : 500 à Paris, 450 à Toulouse, 100 à Marseille, 300 à Douai...

Il me semble encore entendre l'un d'eux, engagé à barbe grise : « J'ai imaginé les Allemands passant sous l'Arc de Triomphe, cela m'a rendu fou. Je suis allé tout de suite au bureau d'enrôlement. » Il laissait sa femme et deux beaux petits enfants. Celui-là les a retrouvés, mais cet élégant Szuyski, tué dans un assaut, que sont devenus sa fillette et son petit garçon qui s'attachent à lui de leurs mains si faibles sur la dernière photographie que nous possédons de lui ?

Le directeur de l'Ecole polonaise pleure ses deux fils, tombés tous deux pour la France. Un tombeau de marbre et de bronze, avec une fière inscription tirée d'un poème français : « Heureux qui, pour la gloire et pour la liberté... » voilà le don suprême qu'un père célèbre, riche, adulé, le grand musicien Reszke, a pu offrir à son enfant, mort pour la France.

Il est tombé pour nous, l'organisateur de cette Légion polonaise, Wieweger, tombé avec ces mineurs polonais du Nord qu'il entraînait. Tombé, Bolikowski le statuaire, Barcinski l'architecte, Terlikowski le peintre, Swietlinski l'étudiant, avec ses camarades.

Sans son amour pour la France, il vivrait, ce beau et svelte lieutenant, il vivrait, ce fantassin à l'air d'enfant.

Celui-ci, que vous croisez dans la rue, ne serait pas une « gueule cassée », la bouche fracassée par un éclat d'obus, cet autre ne serait pas aveugle, ce troisième ne maintiendrait pas si péniblement un torse d'athlète à l'aide de béquilles...

Mais la souffrance, la mort, c'est à nous d'y penser. Eux n'ont pas mesuré leur sacrifice : ils se sont donnés corps et âme à la France.

O France, qui suscite de tels enthousiasmes, que tu peux être fière !

Mais ne pas être soulevé de reconnaissance devant de pareils dévouements, ce serait en être indigne.

Ceux de nos volontaires qui se sont eux aussi élancés vers la patrie en danger, sans attendre l'appel, les *Volontaires de 1870-1871*, les *Volontaires de 1914-1918*, ont été des premiers à applaudir à notre initiative, des premiers à nous adresser leur souscription.

Qui donc voudrait rester en arrière d'eux ?



Total de la première liste	3.350 fr.
Bénéfice d'une fête donnée par le Comité de Toulon (Général Castaing)	206 fr.
Mlle Maisonneuve	25 fr.
Anonyme	10 fr.
Mlle Wolska	5 fr.
Un ami de la Pologne, Argenteuil	50 fr.
Mlle Richelot	40 fr.
M. Richoux (Lyon)	10 fr.
M. Aubert (Pertuis)	10 fr.
Mlle Chmielewska	20 fr.
Mlle Grzybowska	5 fr.
Mlle de la Perrière	10 fr.
Mlle Legendre (Rennes)	10 fr.
Mme Blondeau	10 fr.
Mme Suzanne Strowska	30 fr.
Mme Taillard	30 fr.
Société des Engagés Volontaires de 1870-1871 et de 1914-1918 (par M. Riotte)	200 fr.
M. Ruffie (Oran)	40 fr.
M. Farges (Aurillac)	50 fr.
M. Maurice Kowalski	10 fr.
M. Georges Thomas	50 fr.
Total	4.161 fr.

(A suivre)





L'autre Plébiscite

Une deuxième consultation populaire eut lieu à propos de la Haute-Silésie, il y a dix ans.

Mais c'est en France qu'elle eut lieu. De louches intrigues internationales s'évertuaient à faire donner à l'Allemagne des territoires silésiens, essentiellement polonais. C'est que ces territoires renfermaient la houille, en filons impénétrables ; la houille indispensable à la vie économique de la Pologne naissante, la houille, source de prospérité pour la France alliée à la Pologne.

Plutôt que de voir la puissance de la houille aux mains des Polonais et des Français, certaines nations préféraient la donner à l'Allemagne. Pourtant, l'Allemagne peut se tirer d'affaire avec la Ruhr, et de la Haute-Silésie, elle avait fait sa pire arme de guerre. « Nous pouvons perdre la guerre, — écrivaient après les premières défaites allemandes, dans des rapports secrets, Hindenburg et Ludendorff, — mais si nous voulons la revanche, il nous faut à tout prix conserver la Haute-Silésie ».

Certes, la Haute-Silésie restée aux mains de l'Allemagne, avec ses usines de produits chimiques et de matériel de guerre, c'était la guerre de revanche à bref délai. Elle aurait eu lieu déjà. Et où en serions-nous maintenant ?

Comment cette catastrophe a-t-elle été évitée ? Par l'ardent patriotisme des Polonais de Haute-Silésie ; par le plébiscite de 1921. Et aussi par le cri de la conscience française, provoqué par les Amis de la Pologne, sous la forme d'une pétition, — « d'un second plébiscite », comme l'a dit la presse allemande.

Elle fut aussi modérée dans ses termes qu'énergique dans sa volonté de justice, cette pétition. Les feuilles lancées parmi le public français, portaient en tête :

Les Français soussignés réclament le respect des droits de la Pologne, exprimés par le plébiscite.

Notre Revue disait alors :

« La Pologne a été opprimée pendant plus d'un siècle. A peine libérée, elle a vu contester ses droits les plus évidents.

« Une nouvelle spoliation s'apprête.

« La Haute-Silésie, qui lui avait été attribuée purement et simplement par les préliminaires du Traité de Versailles, a dû être, sous la pression allemande, l'objet d'un plébiscite.

« Malgré le truquage éhonté de l'Allemagne, la partie industrielle de la Haute-Silésie s'est pourtant prononcée pour la Pologne. Et voilà que les Allemands réclament quand même pour eux cet arsenal, et que certains diplomates sont disposés à le leur céder !

« Nous, Français, nous protestons de toutes nos forces contre ces tractations qui font des peuples des marchandises.

« Nous voulons que la volonté des ouvriers de la Haute-Silésie soit respectée.

« Nous le demandons, au nom du droit pour lequel la France a consenti le sacrifice d'un million et demi de ses enfants.

« Nous le demandons au nom de la Paix ».

Ah ! quelle ardeur en nos âmes, pour obtenir cette justice due à la Pologne ! Quels frémissements d'indignation à la pensée de la possibilité de ce nouveau partage des Polonais !

Nous disposions de bien peu de temps : quelques semaines. Et il s'agissait d'abord d'instruire le peuple français, tout entier, ses intellectuels comme ses paysans. Qui connaissait alors l'importance de la Haute-Silésie ! Combien même ignoraient jusqu'à son existence...

Conférences, causeries, conversations particulières, brochures, tracts, cartes, tout fut mis en œuvre. On apportait la même chaleur à convaincre une personne qu'à en toucher mille à la fois. La presse nous ouvrit ses colonnes : celle de Paris, celle de province. Nous en usâmes largement.

Voilà les « Amis de la Pologne » à l'œuvre, sûrs de réussir dans cette immense et folle entreprise. Des sceptiques raillent cette conception romantique d'une pétition, d'autres haussent les épaules, dédaignant même de prendre la peine de la blâmer.

Et l'on voit alors qu'un sentiment désintéressé, exalté, est le levier qui soulève le monde. Tel petit bourgeois, compté pour peu, tel professeur aux allures timides, nous apportent l'un trois mille, l'autre quinze mille signatures, arrachées une à une !..

Il y a de tout dans ces signatures : celles de MM. Raymond Poincaré, de Blériot, du Dr Bertillon, des membres de l'Institut et de l'Académie française, des ouvriers de Châteauroux, des parlementaires, des directeurs de théâtre et des machinistes, des professeurs et des étudiants...

Il en arrive, il en arrive, c'est une marée déferlante. Et aux particuliers se joignent les corps constitués : les municipalités, les magistrats, les coopératives, les sociétés artistiques, sportives, commerciales... Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel qui se nomme France s'y retrouvent : comités radicaux-socialistes, missionnaires et Pères Blancs, faubourg Saint-Germain, patronages laïques...

Au bout de dix semaines, QUATRE MILLIONS DE FRANÇAIS, appuyés par les 182 députés du groupe parlementaire des « Amis de la Pologne », exigeaient que la Haute-Silésie polonaise fut restituée à la Pologne.

Elle le fut.

ROSA BAILLY.

Il y a dix ans

Une agence berlinoise nous a appris que le 8 mars eut lieu une grande manifestation populaire à Nuremberg, à l'occasion du dixième anniversaire du Plébiscite en Haute-Silésie. Des représentants du gouvernement allemand, de la « Bannière d'Empire », de la Reichwehr et de différentes confessions religieuses y assistaient. Un représentant de la Haute-Silésie a rappelé les événements d'il y a dix ans et ajouté, notamment, suivant une information de l'agence Wolff.

« Maintenant il faut demander au peuple allemand d'être prêt pour qu'au moment décisif, les revendications de l'Allemagne soient appuyées par une volonté unanime et puissante. »

A la fin de la manifestation, une résolution protestant contre le tracé de la frontière en Haute-Silésie et visant la révision du Traité de Versailles fut soulignée de longues acclamations.

Pour notre part, nous n'avons pas oublié après les sombres jours et tragiques événements qui endeuillèrent 1920 et au cours desquels la loyale fraternité franco-polonaise empêcha la réalisation des visées bolcheviques et teutoniques, combien le plébiscite de Mars 1921 suscita d'inquiétudes et provoqua de machinations de la part de ceux qui aspiraient à ce que la Pologne retombe dans sa tombe.

Nous avions avec un certain nombre de collègues parlementaires envisagé d'assister aux opérations plébiscitaires de Haute-Silésie ; mais le 16 mars 1921 les journaux publièrent l'information suivante :

« Une dizaine de députés français parmi lesquels MM. Saget, Regaud, Louis Marin, Hackspill, Désiré Ferry, Blaisot, Mermod et Tapponier avaient manifesté le désir de se rendre en Haute-Silésie pour constater de visu les agissements allemands au moment du Plébiscite du 20 mars. Mais au dernier moment, le Gouvernement a avisé les délégués que suivant l'avis exprimé par l'Angleterre, il ne pouvait leur accorder les passeports diplomatiques nécessaires pour ce voyage. »

Deux de nos regrettés collègues Francisque Regaud, député de Lyon, et Jean Saget, député de Belfort, peu soucieux des manifestations intempestives de Lloyd George partirent « quand même » pour la Haute-Silésie en emportant le Mémoire ci-après, daté de la Chambre des Députés. Paris le 15 mars 1921 :

Cher Monsieur Korfanty,

« Tous les Français savent du plébiscite de dimanche, la tragique importance ; pour la Pologne, qu'ils aiment fraternellement, pour l'Europe, qu'ils voudraient voir jouir de la paix, pour la France, que le traité de Versailles oblige, comme jadis, à assurer elle-même sa sécurité.

« Nos cœurs sont ardemment avec vous pour que votre victoire électorale faisant rentrer au sein de la mère patrie la Haute-Silésie, garantisse la tranquillité de la Pologne, de la France et de l'Europe.

« Les diplomates que les événements et la victoire des troupes, ont mis à la tête des affaires du monde n'avaient pas, — comme leurs incertitudes dans la rédac-

tion du Traité, l'ont hélas ! trop montré — une science suffisante de l'époque continentale, pour donner à la Pologne, les frontières que la conscience des nationalités et le souvenir de millions de soldats tombés pour la Justice, imposaient clairement : notre patriotisme réparera leur erreur.

« Si les mêmes diplomates, en cédant toujours aux demandes de l'Allemagne, ont imposé un plébiscite, leurs décisions contradictoires, depuis lors, ont montré qu'ils n'avaient guère plus le sentiment des notions nécessaires à une libre consultation : votre sang-froid et votre discipline répareront encore leurs faiblesses.

« La force de la conscience nationale de vos compatriotes, en effet, épargnera un nouveau crime contre la justice et une monstruosité qui serait pleine de périls prochains : une fois de plus, la Pologne sera sauvée par sa vaillance et toute notre sympathie l'entourera, dans le succès, comme dans les mauvais jours.

« Tous, même vos ennemis admirent l'ardeur patriotique que vous partagez avec vos compatriotes de Haute-Silésie et, en même temps, l'esprit de discipline que vous leur avez communiqué, afin de leur faire supporter la présence d'émigrés insolents et agressifs et de désarmer ainsi la méfiance de ceux qui persistent contre l'évidence à douter sans cesse de vous.

« Nous avons donc songé, en preuve d'amitié profonde — en évitant la moindre parole qui eut pu être considérée comme un acte d'intervention dans l'élection — à venir assister en témoins impartiaux et loyaux aux opérations du plébiscite, capables de témoigner plus tard d'événements que nous aurons nous-même contrôlés et à propos desquels de précédentes expériences, en d'autres territoires, montrent que les Allemands excellent toujours à défigurer cyniquement la vérité. »

« Nous aurons aussi la joie de retrouver près de vous dans leur tâche si délicate et que les immigrés rendent si dangereuse, nos braves troupes françaises que la plupart d'entre nous commandaient pendant la guerre :

« Vivent la Pologne et la France.

« Vivent les Hauts-Silésiens Polonais. »

Louis Marin, Député de Meurthe-et-Moselle, Président des Amis de la Pologne.

J. Saget, Député de Belfort, chef de bataillon (division Gratier), officier de la Légion d'Honneur.

A. Hackspill, député de la Moselle, exilé par les Allemands en Haute-Silésie.

Désiré Ferry, député de Meurthe-et-Moselle, capitaine de Chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'Honneur.

Camille Blaisot, député du Calvados, lieutenant de Chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'Honneur.

Francisque Regaud, député du Rhône, officier de la Légion d'Honneur, chef de bataillon du 13^e Chasseurs alpins.

C. Mermod, député de l'Ain, ancien chef de bataillon, officier de la Légion d'Honneur.

Paul Tapponier, député de Haute-Savoie, officier d'Infanterie Coloniale, chevalier de la Légion d'Honneur.

Le « *Messenger de Haute-Silésie* » du 20 mars 1921, en publiant ce document qui fixe un point d'histoire, ajoutait :

« Nous sommes profondément touchés et émus de ce témoignage adressé au chef du mouvement en Haute-Silésie et en sa personne, à toute la population polonaise de cette province. Nous remercions de tout cœur les représentants du grand peuple français d'avoir exprimé le désir d'assister à la grande bataille pour la liberté, qui va se livrer et à prouver le grand intérêt qu'il porte à notre cause, afin de pouvoir rendre témoignage de ce qu'ils auraient vu et affirmer en toute impartialité que ce n'est pas nous qui voulons troubler l'ordre et le calme le jour du Plébiscite. Nous leur adressons un respectueux et fraternel salut ».

PAUL TAPPONNIER,
Ancien Député.

Ajoutons que le Groupe Parlementaire des Amis de la Pologne, qui existait il y a dix ans sous la présidence de M. Louis Marin, appuya vigoureusement les justes revendications de la Pologne, attestées par les résultats du Plébiscite. N. D. L. R.



M. TAPPONNIER, député, un des signataires de l'Adresse

La guerre en papier

(Episodes du plébiscite en Haute Silésie)

Les luttes polonaises pour reconquérir la Haute-Silésie furent longues et patientes. Nous retrouvâmes une partie de ce pays à l'aide de démarches diplomatiques, de la force armée et de la propagande faite par la parole, l'écriture, le dessin, le théâtre, etc.

La propagande et l'agitation électorale nous ont bien aidé.

L'armée des combattants se composait presque uniquement au début de Hauts-Silésiens qui connaissaient parfaitement les méthodes de lutte avec les Prussiens ; mais bientôt on s'aperçut qu'ils étaient trop peu nombreux, le commissariat général du plébiscite commença à appeler à l'aide les Posnaniens, les Varsoviens et les Cracoviens. De cette façon, je me trouvais à Bytom et comme membre de la Commission de Propagande et sous-chef du Département de l'Édition, j'étais placé au centre même — si l'on peut dire — de la « guerre en papier ».

D'ailleurs les soldats de papier ne restaient pas toujours tranquillement à leurs bureaux, dans la forteresse de l'hôtel Lomnicki. A tout instant, et surtout les dimanches et jours de fête, un ordre arrivait : « A la réunion ! » — et bien souvent cette réunion avait lieu dans un petit trou perdu, à l'autre extrémité de la Silésie, et bien souvent aussi on n'en revenait pas tout entier, et quelquefois même... on ne revenait pas du tout.

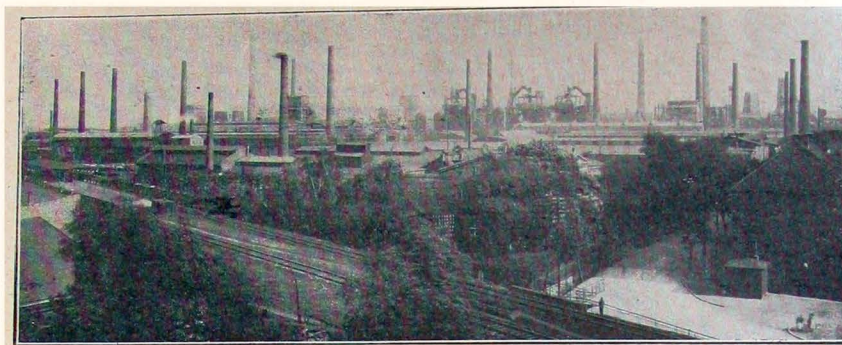
Nous prenions en général l'offensive dans cette « guerre en papier ». La presse menait un feu régulier.

Le nombre des journaux polonais et allemands avait considérablement augmenté pendant le plébiscite. Les Polonais publiaient plusieurs journaux en allemand, et les Allemands en polonais. Les journaux humoristiques jouissaient de la plus grande popularité, le « *Pieron* » allemand et le « *Koczynder* » polonais surtout, avec leur rubrique en dialecte silésien ; ils agissaient par la raillerie, l'ironie, la satire, les mots d'esprits, en ridiculisant l'adversaire, donc en se servant d'armes efficaces.

Dans cette guerre, la préparation d'artillerie, c'étaient les brochures, les calendriers, les livres à teneur historique, économique, patriotique et religieuse ; à mesure que s'approchait la période finale, la lutte devait prendre un caractère plus fier et s'adapter au tir rapide des fusils, des obus et des balles. Les munitions de cette lutte acharnée étaient alors constituées par des adresses, des feuilles volantes illustrées, des affiches, des cartes postales illustrées, des timbres et des inscriptions lapidaires ; les grandes villes de Pologne nous en fournissaient aussi.

Nos adresses, tirées de 300 à 500.000 exemplaires, renfermaient d'un côté le texte polonais, de l'autre côté le texte allemand ; les mots principaux ressortaient en gros caractères.

Elles rappelaient les torts faits aux Polonais de Silésie par les Allemands, la grave situation de l'Allemagne qui venait de perdre la guerre, les mensonges et les calomnies des bakatistes contre la Pologne ; elles



HAUTS-FOURNEAUX EN HAUTE-SILÉSIE

comparaient l'avenir économique des deux pays ; enfin, elles s'appuyaient sur des considérations religieuses, nationales, militaires et fiscales.

Une seconde vague d'adresses déferlait du côté allemand, une troisième de diverses ligues et sociétés privées.

La lutte à l'aide d'affiches était relativement peu pratiquée, tandis qu'un combat ardent se livrait avec les placards illustrés. Car leurs dessins sont plus simples et plus accessibles ; plus ils sont criards et voyants, plus ils sont désopilants ou tragiques, plus ils agissent sur la mentalité de la foule, ils se fixent dans la mémoire, ils amusent ou épouvantent. Les placards polonais, réalisés surtout par St. Ligon et A. Romanowicz, de même d'ailleurs que leurs cartes postales, étaient si remarquables qu'ils jouissaient même de l'approbation de l'adversaire.

Ainsi le placard représentant un enfant polonais, un étendard dans la main, avec l'inscription : « Mère, souviens-toi de moi. Vote pour la Pologne », attendrissait le cœur des femmes. Les ouvriers, de leur côté, rêvaient devant le placard qui représentait, sur un fond formé par l'étendard polonais surmontant des usines, un mineur polonais tenant dans ses mains puissantes une chaîne rompue, et, en bas, l'inscription : « Le peuple de Silésie ne rompra les chaînes de la servitude qu'avec l'aide de la Pologne ».

Deux placards humoristiques firent sensation. Sur l'un, on voyait un gros boucher avec un tablier plein de sang, un casque à pointe sur la tête, un couteau et un aiguiseur, portant l'inscription : « Gott mit uns » ; il était prêt à égorger un veau à l'air complètement idiot, qui se tenait devant lui, attiré vers la crèche « Preussische Autonomie » ; sous le tableau, on lisait :

Nur die allerdümmsten kalber
Walhem ihre Schlachter selber (1)

Quand on apposa cette affiche sur la porte de l'hôtel Lomnicki à Bytom, un tel rassemblement se forma que l'on fut obligé de faire appel à la police pour rétablir la circulation.

(1) Seuls les veaux les plus bêtes choisissent eux-mêmes leurs bouchers.

Les placards allemands se tenaient à un niveau nettement inférieur, tant au point de vue artistique qu'au point de vue invention. Leur affiche principale était très laide ; elle représentait un squelette revêtu d'un uniforme polonais et qui publiait ce grossier mensonge : « Oberschlesien. Polen bracht euch als Kanonenfutter » (1), dont se gaussaient jusqu'aux gens les moins informés.

Le plus amusant, c'est encore de constater que Sainte Hedwige et Mickiewicz avaient trouvé place parmi les agitateurs allemands. Sur l'une de leurs affiches, se voit la silhouette de la sainte, entourée de l'inscription : « Sainte Hedwige, demande à Dieu que notre pays reste à la patrie allemande ». Mickiewicz, lui, n'est pas apparu sur les murs, mais on trouvait tout un extrait de l'une de ses œuvres dans un calendrier allemand, où il voisinaït avec des hakatistes ; l'extrait était d'ailleurs très mal choisi car, au lieu de prendre des passages de « Conrad Wallenrod » ou de « Grazyna », on avait traduit en mauvais allemand des vers religieux du poète.

Pour exaspérer l'adversaire, on collait ces placards la nuit surtout. On les installait sur les murs d'un hakatiste, d'un agitateur allemand, d'un prêtre ou d'un instituteur renégats. Les auteurs de la farce venaient regarder le lendemain l'hakatiste, rouge de colère ou le Judas polonais arracher les placards avec des perches, grimper sur une échelle qu'on lui enlevait, effacer les traces, au milieu des railleries, les couvrir de boue ou de peinture. Dans les centres allemands, nos placards n'avaient pas la vie longue, tandis que dans les centres polonais ils se faisaient pendant des mois, et malheur à celui qui aurait osé porter la main sur lui.

Les feuilles volantes illustrées que l'on distribuait par les rues, les routes et les maisons, servaient à la propagande à l'aide du dessin.

Pendant les dernières semaines du plébiscite, les cartes à timbrer constituèrent le tir rapide. La lutte par timbres était une façon de harceler l'adversaire à coups d'épingle, une preuve de vigilance sans cesse

(1) Silésiens, les Polonais ont besoin de vous comme chair à canons.

en éveil. Nos timbres étaient supérieurs à ceux des allemands par leur impression claire et la vigueur des phrases. Voici quelques exemples : « Le monde entier hait le Prussien ! », « In Deutschland ist nur die Luft steuerfrei »(1), « Souviens-toi, qui battais tes enfants pour leur langue et leur prière polonaise ? », « La langue silésienne est l'antique langue polonaise ! », etc...

Partout il y avait des timbres illustrés, dans les gouttières, sur les vitres, sur les échafaudages, dans les wagons, les restaurants. Ils étaient surtout répandus par la jeunesse des écoles qui les collaient partout où elle pouvait, pour faire enrager les hakatistes.

Nous avons même fait participer l'amour à la propagande. M. Nocon écrivit un petit roman : « L'Amour vainqueur », tiré à 100.000 exemplaires et qui jouit d'une grande vogue.

Deux semaines avant le vote, les Allemands conçurent un plan machiavélique pour occuper pendant tout ce temps, toutes les salles publiques de Silésie, afin d'empêcher les Polonais d'y donner des réunions et des congrès. Mais l'ordre publié par la Commission des Alliés, le 9 mars, de cesser toute agitation, réduisit ce plan à néant. D'ailleurs, la lutte ne cessa pas, elle devint simplement secrète.

(1) En Allemagne, l'air seul est défrayé d'impôts.

A la place des réunions publiques, eurent lieu de petites réunions privées ; on colla les placards dans les vestibules, dans les maisons particulières ; on introduisait en fraude les adresses dans les journaux ; elles tombaient on ne savait d'où sur la tête des passants, on en enveloppait les marchandises dans les magasins ; la nuit, on en introduisait des paquets dans les fentes des échafaudages, sous les portes des maisons. Le matin, des timbres neufs remplaçaient ceux qui avaient été arrachés ; on en collait sur les lettres, les boîtes d'allumettes ; les inscriptions lapidaires apparaissaient dans des endroits toujours nouveaux. Le cours rapide de l'agitation, détourné de son lit à ciel ouvert, se frayait un chemin souterrain et rien ne pouvait l'arrêter.

Entre les deux niveaux des agitations allemande et polonaise, il y avait une grande différence éthique. Nous convoquions la population silésienne à s'unir avec la polonaise au nom de la fraternité du sang, de la communauté d'origine, de langue et de foi, au nom de la liberté, de l'égalité et du patriotisme, au nom des injustices et des contraintes que lui avaient fait subir les Prussiens, enfin au nom de ses intérêts économiques.

CASIMIR SOSNOWSKI



PAYSANS DE HAUTE-SILÉSIE

La Haute-Silésie pendant le plébiscite

La "Semaine des Emigrants"

On peut appeler la dernière semaine avant le vote du 20 Mars 1921, en Haute-Silésie, la semaine des « Emigrants ». On comprenait sous cette dénomination imprécise, tous ceux qui étaient nés en Silésie et auxquels, grâce aux efforts allemands, le Conseil des Ambassadeurs avait accordé le droit de vote, quelle que soit leur résidence.

L'admission de ces gens au vote était un coup grave et injuste, porté à la cause polonaise.

Si du moins ce droit n'avait été accordé qu'aux gens qui étaient originaires de Silésie, qui y avaient grandi, qui étaient attachés à ce pays par les liens de famille, qui y avaient passé au moins une partie de leur vie, il aurait eu quelque justification logique. Mais non, le droit de vote était donné à tous ceux, sans exception, qui étaient nés en Silésie, de sorte qu'on vit un Japonais, né par hasard en Silésie, jour du droit de vote : des enfants de fonctionnaires allemands, qui n'avaient pour ainsi dire jamais vu la Silésie, qui l'avaient quittée à quelques mois, avaient droit au vote. Des hommes qui n'avaient rien de commun avec ce pays, sinon une naissance accidentelle, décidaient de son sort au même titre que les hommes établis sur cette terre de père en fils. C'était injuste et cela n'était profitable qu'aux Allemands.

Deux cent mille émigrés environ furent admis à voter, parmi lesquels les Polonais pouvaient compter tout au plus 10 % de partisans.

Ils arrivèrent ? Ils n'arrivèrent pas ? C'était la question que chacun se posait. Peut-être auront-ils peur d'une soi-disant terreur ? peut-être des lettres de leur famille, de leurs amis, les détourneront-elles de ce voyage ? Peut-être, parmi eux se trouve-t-il des indécis ? Aussi, des deux côtés, une nouvelle vague d'adresses pour les émigrés déferla ; elles leur étaient envoyées directement dans leurs lointaines régions, ou distribuées à leur arrivée. Beaucoup d'entre elles retournaient à l'adresse de l'imprimerie ou du Commissariat avec cette mention en style tonteutique : « Ihr Jugt, polnische kanalien » (vous mentez, canailles de Polonais).

Les Allemands de Silésie préparaient la réception des émigrés avec une extraordinaire activité. Dans les logements prévus dans les écoles et dans les baraques construites spécialement pour loger les émigrés, on apportait des montagnes de matelas et de couvertures, on organisait des cuisines, un service sanitaire ; des hommes d'équipe étaient spécialement chargés dans les gares, de donner des informations, de diriger les arrivants et de porter les paquets. Les trains d'émigrants, confortables, propres, avec un service sanitaire, des compartiments spéciaux pour les faibles et les malades, arrivaient régulièrement des grands centres allemands, annoncés dans chaque gare sur un tableau spécial.

Les rassemblements de foule dans les gares et les ovations aux arrivants étaient interdits ; mais, pendant tout le jour, et même toute la nuit, des groupes d'Allemands plus ou moins nombreux stationnaient aux alentours des gares et exprimaient leur sympathie aux

sauveurs du Vaterland en péril, en agitant silencieusement leurs mouchoirs.

C'étaient surtout des groupes de la jeunesse des écoles qui attendaient les trains avec une véritable obstination, en rendant aux voyageurs des services de tout ordre. Les Polonais avisés, profitaient de ces services, surtout les ouvriers qui venaient de Westphalie ; ils racontaient ensuite en riant, comment ils avaient voyagé d'une façon archiconfortable, aux frais du gouvernement allemand et comment partout, pendant ce long voyage, ils avaient fait porter leurs valises par de jeunes enthousiastes allemands. Cette prévenance et cette servilité allemandes avaient quelque chose de repoussant, mais elles témoignaient de la grande discipline de ce peuple.

Du côté polonais, on préparait aussi tout avec soin pour la réception des Polonais. On traitait les arrivants à cœur ouvert, on se préoccupait de leur sort, mais sans cette servilité exagérée des allemands.

Pendant les trois premiers jours de la « semaine de l'émigration », les trains spéciaux n'arrivaient pas de Pologne, et ils arrivaient vides d'Allemagne. Mais notre joie ne dura pas longtemps car les jours suivants, les trains étaient pleins, et, les derniers jours, on s'écriait littéralement. Nos illusions s'enfuirent et la vague des émigrants germanophiles et bakatistes pénétra jusque dans les plus petits recoins de la Silésie.

Presque tous vivrent !

Des bandes d'ivrognes, bien payés, déambulaient à travers les villes et les villages en chantant : « Deutschland über alles », semant l'effroi, se répandant en colomnies sur la Pologne et en louanges sur le Vaterland allemand, créant une atmosphère germanophile et détruisant le fruit du travail polonais. Et il y avait parmi eux, malheureusement, des Polonais germanisés, des enfants de paysans et d'ouvriers silésiens. Ils exerçaient une forte influence sur les faibles ; ils éveillaient la résistance des forts et tout se terminait souvent par la mise à la porte du fils renégat et la rupture définitive des liens familiaux ; on le déséherait parfois et on en arrivait aux disputes sanglantes.

Les juifs constituaient un pourcentage important parmi les émigrants. Les juifs silésiens germanisés, aussi bien que les émigrants, se tenaient du côté allemand, sauf lorsque, comme à Katowice, ils se déclaraient « neutres ».

Cette attitude pourrait, semble-t-il, s'expliquer par les influences prépondérantes de l'entourage allemand au milieu desquels ils avaient grandi, si ce n'est le fait qu'en période plébiscitaire les Allemands ne cachaient pas du tout leur antisémitisme radical.

Pendant le plébiscite, en effet, les Allemands distribuèrent des adresses antisémitiques, imprimées à Leipzig, qui respiraient la haine la plus crue envers les Juifs et qui représentaient la race juive comme une race privée de toute honnêteté et de toute éthique, et comme

AFFICHES POLONAISES POUR LE PLÉBISCITE DE HAUTE-SILÉSIE



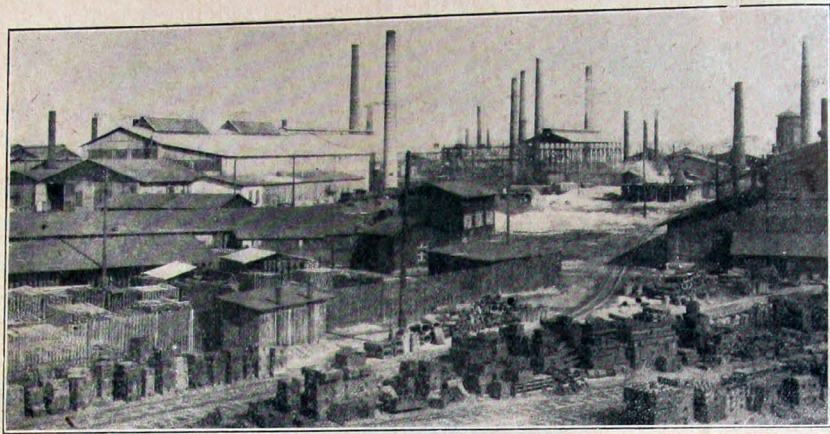
MATKO
PAMIĘTAJ O MNIE



GŁOSUJ ZA POLSKA



TYLKO Z POLSKA
LUD ŚLĄSKI ROZERWIE
OKOWY NIEWOLI



USINES

la plaie de tous les peuples chez lesquels ils s'étaient établis.

Comment ont voté les Juifs qui arrivaient de Pologne, ceci est leur secret ; mais on peut assurer qu'il y en a parmi eux qui se sont sincèrement déclarés pour la Pologne.

Il est certain que les émigrants allemands n'ont pas reçu une, mais deux cartes d'électeur et même plus, aussi, ont-ils passé laborieusement le jour du vote, donnant leur voix sous de faux noms, surtout dans plusieurs commissions électorales de Racibor.

Quelques milliers d'émigrants à peine arrivèrent de Pologne pour le plébiscite de Haute-Silésie. La majorité venait de Posnanie, ce qui s'explique puisque la Posnanie et la Silésie étaient unies il n'y avait pas encore longtemps. En plus d'une certaine assurance de soi, d'une attitude courageuse et d'arguments solides, les Posnaniens apportaient avec eux en Silésie beau-

coup de bonne humeur et de... saucisse. Et quand, dans les gares, ils rencontraient des trains d'allemands sifflant et proférant des menaces contre les polonais « meurt de faim », les braves Posnaniens montraient leurs poings et agitaient leurs saucisses par la fenêtre des wagons en criant : « Votez pour la Pologne et vous mangerez de la bonne saucisse au lieu de vos ersatzs ».

Les troubles prévus, dus à l'arrivée des émigrants, n'eurent jamais lieu. La commission des alliés redoubla de vigilance et elle étouffait énergiquement les moindres manifestations de désordre. On fit fermer assez tôt les locaux publics, on défendit l'agitation et les réunions. Les plus craintifs disaient que c'était le silence avant l'orage, mais ces prévisions pessimistes ne se réalisèrent pas, car les bandes prussiennes respectaient un argument — la force des poings.

K-L. NALECZ.

Le jour du vote à Bytom

Le Dimanche 20 Mars 1921, le jour se leva, humide et embrouillardé ; il faisait une pénible impression après le beau temps qui avait duré si longtemps.

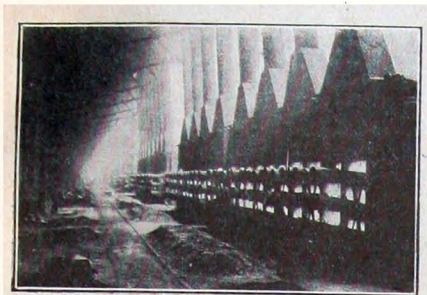
La pluie tremblait dans l'air. Cependant, avant midi, les nuages se dispersèrent et le soleil apparut. Le vote devait avoir lieu de 8 h. du matin à 8 h. du soir sans trêve.

Les autorités avaient pris toutes leurs dispositions, si bien que nulle part, on ne dut faire intervenir l'armée ou la police.

Et il se passa cette chose étrange : le jour du vote

fut le jour le plus paisible de toute cette période orageuse du plébiscite en Silésie. La force française maintenait la violence germaine.

Devant les casernes et les établissements publics stationnaient des détachements de soldats français en armes, des patrouilles françaises parcouraient les rues au pas gymnastique. La police du plébiscite avait barré les grandes routes conduisant à la ville, elle fouillait les autos et les voitures pour voir s'il ne s'y trouvait pas d'armes, elle demandait leur passeport aux piétons. La ville était dans un véritable état de



FOURS A ZINC

siège. L'attitude résolue des Français annonçait qu'il était inutile d'essayer de susciter le moindre trouble.

Les Silésiens en habits de fête, habitués au travail matinal, arrivèrent devant les salles de vote bien avant 8 h. du matin ; la police les maintenait en longs cordons. Une nouvelle fournée de votants arriva après la grand-messe, mais déjà vers midi, l'affluence diminua ; l'après-midi quelques rares votants vinrent seuls troubler la quiétude de la commission paritaire.

Par une fenêtre basse d'un établissement communal, je pus voir ce qui se passait à l'intérieur de la salle de vote. Partout la pompe, les habits de cérémonie ; les gens accomplissaient leur devoir avec un pieux recueillement. Derrière une longue table étaient assis les membres de la commission, composée d'Allemands et de Polonais en nombre égal ; le président était au milieu, et devant lui l'urne électorale.

Celle-ci était une vulgaire boîte aux lettres pas même peinte, de 50 cm. de haut, maintenue à la table par une barre de fer, et dont l'ouverture était en haut.

La personne qui vote donne sa carte d'électeur au président, celui-ci lit le nom et les membres de la commission l'inscrivent dans les registres ; ensuite le votant reçoit, des mains du président, deux cartes blanches, l'une avec l'inscription « Polska-Polen », l'autre avec l'inscription « Deutschland-Niemcy », et une enveloppe grise. Le votant se rend alors derrière un paravent, il met l'une des cartes dans l'enveloppe, la colle et retourne près de la table. Le président lit encore une fois son nom, les membres de la commission tracent une croix rouge dans les registres, à la rubrique « a voté », le président met un cachet sur la carte

d'électeur pour indiquer qu'elle vient d'être employée ; le votant dépose son enveloppe dans l'urne et s'en va.

La carte de vote devait être propre, l'ordre des mots rigoureux. Aussi des agitateurs allemands essayèrent-ils de distribuer parmi les Polonais des cartes avec l'inscription « Polen-Polska » au lieu de « Polska-Polen », de façon à annuler leur vote.

Le votant devait brûler, derrière le paravent, la carte qu'il n'utilisait pas. En réalité, dans la plupart des salles de vote, il n'y avait ni allumettes, ni bougies allumées, et le votant mettait simplement cette carte dans sa poche. Les Allemands en profitèrent ; les commissariats allemands donnèrent une prime à tous ceux qui rapportaient la carte polonaise.

Dans le faubourg de Dombrowa Miejska les « bonnes cœurs » votèrent pour les Allemands, en leur nom et au nom de leurs malades. J'en vis une au travail ; elle amena sa malade, rempli à sa place toutes les formalités, lui prit les cartes des mains, alla même derrière le paravent et rendit l'enveloppe toute cachetée à la malade persuadée qu'elle accomplissait la volonté de Dieu par l'intermédiaire d'une « sainte personne ».

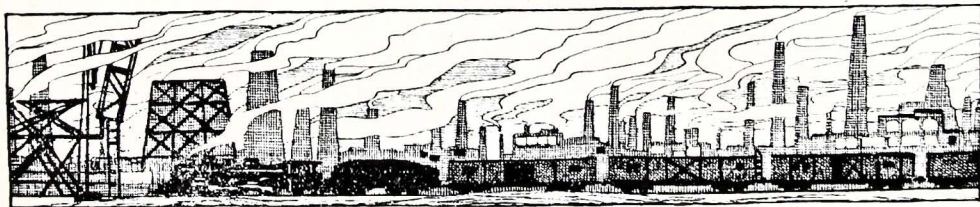
A une journée tranquille succéda une nuit d'attente fiévreuse. A huit heures du soir on commença le déboulonnage des voix.

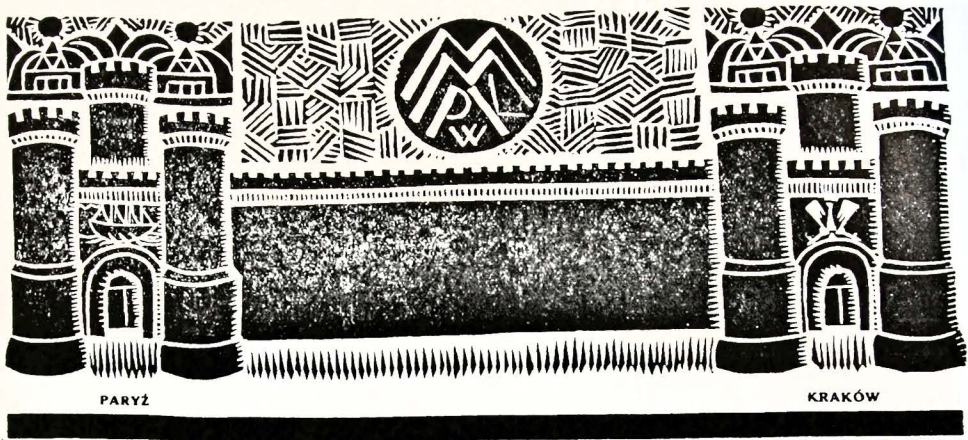
L'hôtel Lomnicki, siège de notre commissariat, resta allumé toute la nuit ; on y attendait les résultats avec impatience. A minuit seulement les premières autos arrivèrent.

Les premières nouvelles étaient triomphantes. Pour un peu, nous serions tombés d'émotion dans les bras les uns des autres. Hélas ! l'atmosphère brûlante commença à se refroidir par degrés. Les heures passaient lentement — comme des siècles — et les nouvelles n'arrivaient pas. En revanche des rectifications arrivaient ; les premières nouvelles étaient inexactes. Enfin nous apprimes avec consternation que les grandes villes d'usines à majorité polonaise certaine, comme Chorzow, Huta Laury et Bismarcka, Zaborze... avaient voté en masse pour l'Allemagne !

Au matin, je courus à la rédaction du « Catholique ». J'y trouvais un grand accablement, une atmosphère de funérailles, car là aussi, il arrivait des nouvelles exagérément pessimistes. Enfin nous décidâmes que l'énergement ne servait à rien et qu'il fallait attendre avec patience les résultats officiels. Nous revînmes chacun chez nous et nous nous jetâmes tout habillés sur nos lits pour essayer de tuer le temps en dormant un peu jusqu'au lendemain.

Mais le lundi n'apporta aucun éclaircissement sur les résultats du plébiscite qui furent connus seulement le Mardi.





— 0 — Vieille Cracovie

L'irrespectueux Boy nous présente la Cracovie de sa jeunesse en une page pleine de verve et de malice, « à la Boy ».

Je devrais écrire une monographie du premier « cabaret » d'artistes, « le Petit Ballon Vert », mais la place n'y suffirait pas. Il faudrait d'abord peindre la toile de fond : le vieux Cracovie, la petite capitale unique en son genre ; montrer ses vieux murs, ses rues étroites, noyées, en automne et en hiver, dans une boue visqueuse, pauvrement éclairées, désertes dès la tombée de la nuit, sans animation, incapables d'apaiser la faim de sensations de la jeunesse ; les Messes du mois de Mai et les Messes de Noël dans les nuits saturées d'encens, comme embaumées des premiers pressentiments de l'amour ; les dévotes, les « sodalistes » (soldats du Christ), les soutanes, saint Vincent de Paul, les matrones aux mains grasses ou osseuses, les mantilles noires, les comtesses bienfaisantes avec leur polonais francisé et souvent leur français polonisé ; les demoiselles vieillies dans l'attente d'un mari et éternellement promenées à travers les « planty » par leurs mères ; les cortèges de mariés, les enterrements, la ligne A-B du tramway, les lieutenants, les bars, la bière et le bryndza, le bryndza, le bryndza... (1)

Dans cette ville historique, tout était historique. Quand à Varsovie, bouillonnait la lutte autour du positivisme et du progrès, à Cracovie on en était aux disputes rétrospectives au sujet de... 1863. Dans les cortèges, les uns mettaient des « kontusz », et les autres lui opposaient des « czamara ». Quand les uns entonnaient à l'église « à Dieu, toi qui protèges la Pologne pendant tant de siècles », les autres leur répondaient par : « Avec la fumée des incendies ».

Mais, nous autres, petits, on nous obligeait à chanter « Près de l'Empereur, aimablement gouverne, l'Impératrice pleine de grâce... » (2)

Je parle d'un Cracovie très ancien, un Cracovie du temps où j'allais à l'école, et je parle de lui parce que cette désespérante jeunesse a pesé sur toute notre génération. L'école nous tenait du reste, sous le boisseau. Elle ne nous a rien donné, pas même cette oppression qui suscite la révolte et qui développe une puissante vie souterraine. Nous poussions comme de jeunes sots, en piochant la grammaire grecque et en annonçant l'*Hymne à la Jeunesse*. Pour la vie physique, nous avions le patinage une quinzaine de fois par an ; pour apaiser notre faim romantique, les « facetki », qui paraissaient le dimanche.

Ce Cracovie, avec sa tête plantée de travers sur son petit corps, avait quelque chose de maladif. Son symbole, ce pourrait être le comte T., plusieurs fois recteur de l'Université et président de l'Académie, dont la tête, surmontant un corps grêle, avait un air anachronique d'hetman. Ce pape de l'ancien Cracovie, tenait tout en main et il pliait tout au catéchisme des enfants sages.

Une amusante figure, dirait-on. Mais alors, ce n'était pas amusant. Car la coterie dont le point culminant était le « Szlak » (le palais de T...) détenait une autorité toute puissante et absolue. Elle avait une influence très nette sur le « gouvernement » dont le « délégué » était à ses ordres ; elle déplaçait (quand elle le voulait) les starostes ; elle possédait les man-

(1) Bryndza, fromage des Hucules, dont le nom est un symbole de misère.

(2) N'oublions pas qu'alors Cracovie était sous le joug de l'Autriche ! X. B. L. B.

chés grâce au système de la curie ; elle avait en main le Département et le Conseil scolaire ; le clergé des banquets, les expositions ; elle exerçait son influence sur toutes les institutions, elle plaçait ses gens dans l'Université, elle tenait par le cou l'Académie et tout ce qui s'y rattachait, sous forme de prix, bourses, voyages. Tous les gâteaux étaient menacés du jeûne absolu.

Ajoutons-y le prestige personnel de cette caste. Dans ce petit Cracovie qui, à l'époque où je fréquentais l'école, comptait tout au plus 50.000 habitants, il n'y avait ni industrie, ni commerce, ni finance ; il n'y avait rien qui aurait pu s'opposer à cette force sociale. « L'aristocratie » était en même temps une ploutocratie dans cette pauvre petite ville ; elle séjournait à l'étranger, elle connaissait le monde ; elle avait des voitures, des femmes élégantes, des salons. Elle avait, dans ses meilleurs représentants une culture probe ; c'est eux qu'a peints Matejko, c'est pour eux que jouait au piano la princesse Czartoryska, l'élève de Chopin, c'est eux qu'amusait par son esprit le remarquable Casimir Morawski, c'est pour eux que bouffonnait l'imitable abbé Pawlicki. Ainsi, cette caste possédait tous les moyens de régner sur les âmes et jamais peut-être une autorité n'a été aussi complète. Car, que pouvait opposer à tant de splendeur « la ville » absourdie ?

Je ne veux pas ici faire d'injustice. Il se peut très bien que ce Cracovie d'alors ne fût pas capable d'arriver à autre chose et qu'il fût devenu encore plus misérable sans cette « crème » dans laquelle nageaient d'ailleurs quelques hommes de valeur.

Il faudrait tout montrer. Il faudrait dans cette esquisse indiquer comment, sous cette mort apparente, s'est éveillée une nouvelle vie ; comment elle a fait irruption dans cette silencieuse ferme seigneuriale, comment est arrivé le jour de la « renaissance », comment tout à coup, Cracovie est devenue une ville sur laquelle se sont fixés les yeux de toute la Pologne. Théâtre, peinture, sculpture, littérature, politique, vie de Bohème... Par un hasard merveilleux, quelques faits se sont joints, quelques individualités se sont rencontrées. L'ouverture d'un nouveau théâtre, due à Pawlikowski, des changements à l'École des Beaux-Arts et des influences nouvelles (celle surtout de Stanislawski) ;

l'arrivée du romancier Przybyszewski ; enfin Wyspianski...

« Le Petit Ballon Vert » était « le point sur l'i » du vieux Cracovie ; il ressemblait à cette partie que l'on jouait autrefois dans les théâtres, après le grand drame en cinq actes. Il puisait sa sève dans toutes les manifestations du petit monde artistique du Cracovie de dix ans auparavant.

« Le Petit Ballon Vert » était primitivement d'origine picturale plutôt que littéraire ; il était né à la « table des peintres », dans un café situé non loin de l'École des Beaux-Arts. Car le changement qui s'accomplit alors dans le monde des peintres, fut radical. Auparavant, vers la fin de la vie de Matejko, une terreur d'un certain genre y régnait, la terreur d'une individualité géniale et renfermée en elle-même. Lorsque des nouvelles arrivèrent de l'Occident, qui apportaient avec elles le « plein air », le soleil, l'impressionnisme, on conservait encore à l'école les plâtres et les draperies et les « cavales » historiques des épigones de Matejko. Ceux qui s'adonnaient aux paysages, à la nature, devaient presque se cacher du Maître. Tout à coup, changement complet. Le soleil et l'air à la place des « saucis » d'ateliers ; à la place de Munich, Paris ; une libre camaraderie à la place du maintien des distances et du respect.

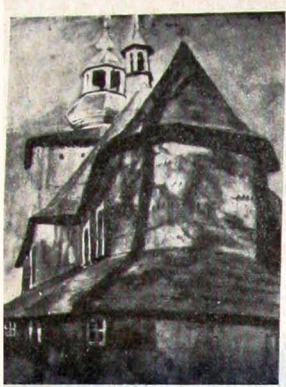
Paris ! Cette ville magique, devenait de plus en plus l'objet de nos desirs. Auparavant, quand les peintres allaient en troupe à Munich, les intellectuels erraient à Leipzig, à Berlin, à Heidelberg. Les jeunes, de plus en plus nombreux, se dirigent vers Paris. N'est-ce pas de Paris, de cette ville révolutionnaire, que déferla sur Cracovie la bienheureuse vague d'irrespect ?

Mais, le « Petit Ballon Vert » n'évita pas le sort qui menace toutes les entreprises cracoviennes : une grosse tête sur un petit corps ! On pouvait tout changer à Cracovie, mais on ne pouvait l'empêcher de demeurer une ville où « rien ne se passait ». Nous avions des dents pointues, nous n'avions pas grand'chose à ronger. Tout ce qui appartenait au théâtre, à l'art, à la littérature, nous l'avons rongé jusqu'aux os. L'effort collectif et désintéressé en vue de composer un programme — qui servait pour une seule fois, car il y avait chaque soir une première ! — devenait toujours plus pénible et les soirées du « Petit Ballon Vert » devenaient de plus en plus rares.

BOY.



Campagnes



UNE EGLISE DE CAMPAGNE
(Aquarelle de Julien Falat)

Le père Michel s'installa dans la petite voiture sans ressorts, à sièges habituels, Victor grimpa sur son gros cheval, Camille enfourcha l'alezan et Pierre le « Grywacz », qui se mit à gémir comme un bouvier accablé de travail. Une route large, où les roues avaient tracé des sillons nombreux, partait directement de la vieille allée de peupliers pour aboutir dans les champs. Ça et là, un bousier trottaient sur la route ; à travers le nuage de poussière grise, on apercevait un sorbier ou encore un buisson de prunelles. Au loin, un bouleau séculaire se balançait. Cette route passait devant la ferme d'Oplakany (1) qui elle-même avait un air lamentable et tous les titres à cette appellation, ensuite elle s'élevait, déjà couverte de champs, mais par endroits encore encombrée de broussailles et de troncs d'arbres qui étaient les restes de l'ancienne forêt.

Du haut de la montagne, la vue s'élargissait sur une vallée qui s'étendait entre les deux forêts. Dans le fond de la vallée, une rivière brillait et un étang. Camille montra à Pierre, avec cet étang, un groupe d'arbres qui s'élevaient au-dessus et elle lui expliqua que c'était le village de Ciernie. La voiture de Monsieur Michel pénétra dans un petit sentier de la montagne. Les cavaliers la suivaient. Bientôt, ils se trouvèrent sur le territoire de Ciernie. Ce village ressemblait à tous les villages qui sont situés au pied des montagnes. Des meules de foin séchaient encore au soleil. Un petit chemin à double ornière, tournant parmi les génévriers atteignait l'étang et plongeait, derrière la chaussée, dans les beaux défilés sinuoux, les brèches et les petits lacs traitres. On se rendait là-bas, directement en traversant l'eau, ou simplement en marchant dans la boue en lisière du lac.

On expliqua à Pierre que, dans ce mode de locomotion strictement local, il n'y avait aucun danger, car le courage préserve toujours l'être humain de toute catastrophe. En revanche, les oiseaux chantaient dans les aulnes, mieux que partout ailleurs, les herbes et les fleurs d'ici embaumaient, de nombreux ruisseaux chuchotaient. Quand la voiture du vieux monsieur grimpa derrière la dernière petite rivière et le noir moulin au pied de la petite montagne, vers le « dwor », Pierre aperçut une foule colorée de jeunes campagnards qui entourait sur la colline de la chaussée, la croix de la Pentecôte placée sous les grands aulnes. L'officier regardait à droite et à gauche les blés, les buissons et les gens, quand il s'aperçut tout à coup que cette troupe d'enfants, de jeunes gens et de jeunes filles, se dispersait comme une bande d'oiseaux effrayés. Ici, une jeune fille la tête serrée dans un mouchoir multicolore, avec une chemise blanche et une jupe de couleur, se jetait dans les blés et y disparaissait, comme une perdrix. — là un jeune homme courait dans le sillon, au milieu des avoines. Derrière les troncs d'arbres et dans la profondeur des buissons apparaissaient des têtes ébouriffées, des touffes de bardane ; derrière les clôtures, on voyait des chapeaux de paille ou des tignasses couleurs de chanvre. Victor se mit à rire aux éclats devant cette débandade. Une fois, il se dressa debout sur ses étriers et il cria de tous les côtés :

— Portez-vous bien !

Ensuite, il repartit vers le dwor. Camille, expliqua à Pierre de quoi il s'agissait. Ils arrivèrent au sommet. Le « dwor » de Ciernie était petit, blanchi à la chaux, irrégulier, à pans coupés. Derrière le dwor se dressaient quatre tilleuls antiques, sur le côté un énorme poirier étalait ses branches au-dessus du toit. Tout le jardin qui entourait la maison était lui-même, entouré d'une haie faite de bandes d'écorce de sapin entrelacées, ce qui donnait à ce lieu un caractère d'ordre et de propreté. Devant les fenêtres et derrière la maison, il y avait une multitude de fleurs, des pensées, des balsamines, des giroflées... De grands buissons de clématites se détachaient sur la muraille blanche. Des petits sentiers ratissés couraient dans différentes directions et conduisaient à l'entrée du jardin, au flanc de la montagne. Dans le fond du jardin, en bas, se dressait un grand mélèze solitaire.

L'appartement était petit, composé de deux chambres très simples, aux murs blanchis à la chaux. Les meubles qui s'y trouvaient, d'un style raffiné, étonnaient sous ce plafond bas. Une jeune fille, pieds nus, servit la collation : un pot de lait caillé, du pain bis, du beurre frais, d'une belle couleur jaune. Après cette collation spartiate que Pierre mangea en compagnie de son oncle Michel, ils sortirent tous deux. L'endroit était beau au-delà de toute expression — un tableau de silence et de paix.

STEFANE ZIEROMSKI.

(1) Oplakany signifie en polonais « lamentable ».



Pour la Fête du Maréchal



Pour la fête du Maréchal Pilsudski, ce beau timbre a été vendu en Pologne, au profit des œuvres d'éducation physique et intellectuelle de la jeunesse. Conçu par le peintre Z. Glinski, il a été tiré en deux couleurs, rouge et bleu.

En même temps, plusieurs millions de cartes postales représentant le maréchal lui étaient adressées pour sa fête à Madère, où il se reposait. On a calculé que pour les lire et y répondre, ne fût-ce que d'un mot, il lui faudrait une nouvelle existence !

(Cliché du *Courrier Illustré de Cracovie*)



Une vieille coutume, le « Koulig »

Les réjouissances qui avaient lieu de la Nouvelle Année au Carême, dans l'ancienne Pologne, rappellent peu le Carnaval actuel. Nos ancêtres aimaient les amusements bruyants, pleins de vie. Ce n'était pas suffisant de danser et de faire de magnifiques repas ; on s'efforçait d'égayer et de faire participer aux fêtes tous les environs.

La plus joyeuse des distractions, qui réunissait toute la noblesse d'une région, était le « Koulig ». Les Kouligs commençaient tout de suite après la Noël et duraient jusqu'au Mercredi des Cendres.

Chaque année, quand l'hiver était beau et qu'il faisait bien froid, lorsqu'aucune guerre ne venait assombrir l'horizon, dans toute la Pologne on organisait des Kouligs. Les jeunes gens, qui dirigeaient tous les divertissements, se réunissaient pour tracer le plan du Koulig ; ils choisissaient le point de ralliement, ils désignaient les « dwor » où passeraient le Koulig et dans quel ordre. Si un anniversaire ou une fête de famille avait lieu dans un dwor, le Koulig y passait précisément ce jour-là pour renforcer l'éclat de la fête.

Au jour dit, les jeunes gens se réunissaient ; il y avait souvent parmi eux des gens plus âgés ; des musiciens avaient été convoqués pour la circonstance. On partait pour le premier dwor, et l'on s'efforçait d'arriver — ainsi que l'ordonnait la coutume — au crépuscule ou à la nuit. La musique allait en tête et derrière elle les traîneaux suivaient, en longue file, à la leur des torches et des humignons. On entendait de loin les échos du chœur, le tintement des sonnettes, la rumeur confuse des voix, les claquements des fouets, les rires, les cris.

On arrivait au dwor au milieu du bruit et du fracas.

Quelquefois, une ou deux heures avant, on envoyait quelqu'un prévenir le dwor de la venue du Koulig. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, il était de règle d'annoncer le Koulig. Le jeune homme qui précédait ses camarades arrivait tout à coup au dwor voisin et il tirait en l'air ou il poussait des cris perçants. Un peu plus tard, l'envoyé fut habillé en arlequin. Il courait sur le paron ou dans les chambres en sautant, en chantant et en criant à tout moment : « Ei, Koulig ! Koulig ! Koulig ! »

Quand on trouvait inutile d'avertir ses hôtes à l'avance, on tombait chez eux à l'improviste. En Pologne on faisait très attention à ne pas froisser le noble, si

pauvre soit-il, en évitant sa demeure. Car « le noble sur sa terre est l'égal du woiéwode ». Dans ce cas, le Koulig ne s'annonçait pas, par délicatesse, et il apportait avec lui des vivres et des boissons que l'on remettait discrètement à la cuisine pour ne causer aucun embarras au maître de maison, qui aurait pu se trouver désemparé devant un si nombreux cortège.

La vieille hospitalité polonaise exigeait que le maître de la maison — alors même qu'il avait été prévenu — jouât l'ignorance et feignit un air d'aimable étonnement. Il arrivait donc à la rencontre de ses hôtes avec un air surpris et il les saluait cordialement ; l'organisateur du Koulig s'avavançait à son tour, saluait le maître de la maison au nom de tous et présentait ses compagnons. Après un échange mutuel de phrases aimables et de compliments, toute la compagnie entrait dans le dwor où les musiciens étaient déjà installés, et les danses commençaient, entremêlées de nombreux toasts. Puis survenait le souper, après lequel les danses reprenaient jusqu'à l'aube. A ce moment on allait se coucher ou l'on pouvait et l'on se reposait parfois jusqu'au diner. Vers le soir la troupe se remettait en route. Mais elle s'augmentait à chaque station, et devenait de plus en plus bruyante et de plus en plus joyeuse.

Lorsque le Koulig arrivait dans un dwor le premier Samedi de Carnaval, il y était souvent retenu jusqu'au Mercredi des Cendres, et ce n'est qu'après la sainte messe, après avoir reçu les cendres et mangé un déjeuner maigre que le Koulig se dispersait. D'autre fois le Koulig arrivait pour le Mardi-Gras. Dans ce cas l'un des jeunes gens s'habillait, après minuit, en « Mercredi des Cendres ». Il mettait sur sa tête un bonnet pointu en papier, il tenait d'une main un hareng au bout d'un long bâton, de l'autre un fouet avec lequel il s'efforçait de disperser la troupe joyeuse. Mais les hôtes chassaient cette horrible vision de carême et ils continuaient à faire du bruit et à danser « pour le chanvre », ce que signifie « pour que le maître de la maison ait une bonne récolte de chanvre ». Souvent, on rappelait le carême d'une autre façon. Quand la pendule sonnait minuit, l'un des membres du Koulig passait par dessus ses vêtements une chemise destinée à jouer le rôle de surplus, comme étole il mettait une ceinture autour de son cou, il s'enveloppait les pieds d'un tapis et monté sur une chaise, comme dans une

chaire, il prononçait un sermon comique et spirituel qui, au lieu de rafraîchir la gaieté des auditeurs, l'augmentait encore. Mais toujours, après minuit, on servait le traditionnel « repas de lait », composé de harengs, d'œufs, de lait, etc.

Evidemment, le Koulig ne pouvait se passer sans boire. La meilleure preuve en est ce vieux distique :

« Le Koulig, cette distraction qui date du roi Popiel
A pour but, d'arroser la gorge de chacun ».

Suivant les ressources des organisateurs, le Koulig avait plus ou moins d'éclat. Louis Clermont, secrétaire de la reine Marysienka, la femme de Jean Sobieski, a décrit le Koulig royal qui commença le 20 janvier 1695. Le lieu de rendez-vous était le palais des Danilowicz. A trois heures de l'après-midi, les trompettes sonnèrent le départ. Vingt-quatre cavaliers tartares de la suite du prince Jacques ouvraient la marche ; derrière eux s'avancèrent dix traîneaux, chacun attelé de quatre chevaux à la file, et renfermant chacun un orchestre différent (ukrainien, juif, etc.). Les traîneaux qui transportaient les hôtes de marque du Koulig étaient au nombre de 107 ; tous étaient recouverts de magnifiques fourrures, attelés de coursiers de feu, étincelants sous leurs parures. Les derniers traîneaux avaient la forme de Pégase ; ils étaient occupés par huit jeunes gens qui distribuaient des feuillets sur lesquels on avait copié des vers de circonstance de Ustrzycki et Chroszczinski. Un détachement de haliebardiens fermait le cortège.

Le Koulig se rendit d'abord au dwor des Sapiéha, puis chez la princesse Radziwill, chez le voievode Potocki, chez le plus jeune des princes Lubomirski, chez le castellan de Lublin, enfin à Wilanow.

Partout on le reçut cordialement. Le maître de la maison donnait la clef de la cave, la maîtresse de maison, celle du garde-manger. Partout on s'amusait et on dansait à cœur joie. A Wilanow, le roi et la reine en personne saluèrent le Koulig.

Les costumes que revêtait la noblesse pour le Koulig étaient divers. Parfois elle conservait ses vêtements de tous les jours, parfois elle prenait des habits de cérémonie, parfois encore elle se costumait et se masquait. Du côté de Cracovie, le Koulig représentait souvent une noce campagnarde. Il y avait donc les jeunes mariés, les demoiselles d'honneur et leurs cavaliers, le staroste et sa femme, l'organiste et le cabaretier. Dans chaque dwor le staroste prononçait un discours, généralement en vers, puis l'organiste continuait par une allocution qu'interrompait spirituellement le cabaretier qui faisait une critique comique du Koulig.

Le Koulig n'était pas seulement un jeu ; il remplissait plus d'une fois une mission plus haute, il apaisait les conflits et les petites haines de voisinage. Pendant les banquets, on voyait souvent dans le vin les injures et les offenses, en portant l'antique toast polonais : « Aimons-nous ».

Zbigniew SZRENIAWA



Les Belles Traductions

Voici, publiées dans une magnifique édition de luxe, des nouvelles de Sienkiewicz encore inédites en français.

Les 345 exemplaires de cette édition, tous numérotés, ont été tirés sur beau papier : 25 exemplaires sur Japon Impérial (avec une suite), numérotés de 1 à 25 ; 300 exemplaires sur vergé pur fil Mongolier, numérotés de 25 à 335 ; et 20 exemplaires hors commerce, numérotés de 1 à XX.

Les cuivres qui ornent ces beaux volumes ont été exécutés par un graveur de talent, jeune et original, M. Stéphane Mrozewski.

La typographie, claire et nette, réjouit l'œil et ajoute au charme de la lecture.

Car il ne faudrait pas que l'aspect séduisant des volumes nous fit oublier les qualités littéraires des trois nouvelles de Sienkiewicz, qu'ils renferment.

Celles-ci sont de délicieuses miniatures. Les dons de narration, l'humour et en même temps la pureté de la langue, qui font de Sienkiewicz un des meilleurs nou-

vellistes du monde, ont été rendus avec art par les traducteurs, le comte Jacques de France de Tersant et Joseph-André Teslar.

Mais tout ce que nous en pouvons dire ici ne suffit pas. Il faut lire ces charmantes histoires pour en goûter toute la saveur. « On y admirera, dit J.A. Teslar dans la préface, la grande facilité avec laquelle Sienkiewicz change de ton et de vocabulaire en passant du monde du sophiste Marhabal de Sidon dans la société des cavaliers moustachus, compagnons de Messire Zagloba (héros connu de la Trilogie) du XVII^e siècle, ou encore dans l'atmosphère d'une naïve légende populaire racontant les rusés de Messire Lubomirski dans sa lutte contre les puissances de l'Enfer ».

Ecoutez le début enchanteur de Messire Lubomirski :

« Lorsque Notre-Seigneur naquit à Bethléem, Messire Lubomirski, de Tarnawa, était encore luthérien... »

Les bibliophiles qui voudraient se procurer des exemplaires n'ont qu'à s'adresser aux Amis de la Pologne. Le volume, 120 francs.

Un poète polono-juif



S. LONDYNSKI, par Gottlieb

L'ouvrage que je feuillette a son commencement là où nous plaçons la fin de nos livres et ses lignes se lisent de droite à gauche. Il m'est complètement illisible, étant rédigé en yiddish. Seules, une ligne en polonais, répétée en français, me renseigne : c'est un recueil de *Chants des Soldats Juifs*, par S. LONDYNSKI.

L'esprit de ces chants, il va me falloir le rechercher dans les beaux bois de Mrozowski dont il est illustré. Le premier est un dyptique, où la mère chrétienne devant la croix, et la mère juive, devant le chandelier à sept branches, dans la même angoisse, prient pour le fils parti à la guerre. La charnière du dyptique est la silhouette de Pilsudski, puissante et nette comme celle de la borne-frontière que l'ennemi ne franchira pas. Une autre gravure met face à face, sur le champ où les baïonnettes se hérissent à la place des épis, deux soldats, dont l'un porte la *czapka* polonaise, et l'autre le casque mongol à l'étoile rouge des Soviets. Ils vont s'entretenir, mais s'arrêtent, car les mots sortis de leurs lèvres sont les mêmes, des mots de prières juives, et l'arbre qui se trouve derrière eux, voit ses branches changées en cierges du chandelier sacré. Lutteront-ils encore l'un contre l'autre ? Oui, nous dit une miniature d'Arthur Szyk : Juifs et chrétiens de Pologne, dans la mêlée furieuse, repousseront les hordes qui ont

envahi le sol de la commune patrie. Leurs cœurs ne font plus qu'un cœur polonais.

Ainsi, le vieux Jankiel de « Monsieur Thadée » souffrait-il des défaites de la Pologne, cédait aux émissaires de Napoléon, proclamait les victoires des Légionnaires et baisait dans un transport de reconnaissance, la main du libérateur Dombrowski.

Le compatriote de Londynski, qui le connaissait bien, Sigismund Klingsland, nous dit :

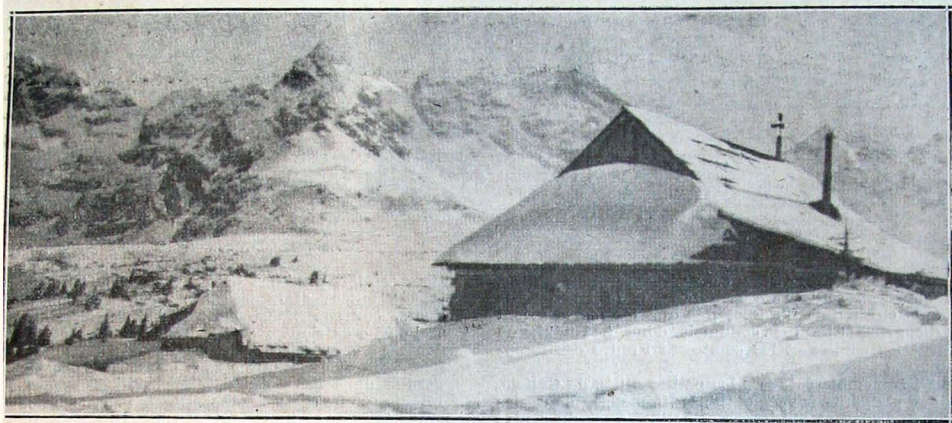
« Londynski, pas plus qu'un Polonais catholique ou protestant, n'aime la guerre. Tout au contraire, il l'a en horreur, il la hait et, dans un poème d'un pathos biblique, il la maudit, en l'accablant des imprécations les plus terribles. On dirait qu'au souvenir de ces moments où « la pelure de pomme de terre n'est plus qu'un rère », où « l'homme se cache la figure dans le ventre ouvert d'un cheval crevé », où « les enfants se meuvent en tétant les seins vides de leurs mères »... — on dirait qu'en face de cette Réalité hideuse, Londynski abandonne tout artifice et même tout art poétique pour ne parler que le langage le plus sévère, le plus sobre, le plus dur de la vérité.

Conscient de tant de misères de la guerre, comment peut-il se faire poète de la « grandeur militaire » ? La réponse à cette question très logique se trouve dans une apostrophe « A mes enfants », écrite dans le style des vieilles légendes hébraïques. Après leur avoir fait un récit dramatique d'une invasion ennemie, Londynski rassure ses enfants, en leur vantant le courage indomptable du petit soldat qui ne les laissera pas en pâture aux « loups affamés de la guerre ». Et voilà la vraie raison d'être du « militarisme » de Londynski : le soldat qu'il glorifie est toujours un défenseur et rien qu'un défenseur de la Patrie. Celui, grâce auquel — pendant que « les nuages rouges couvrent l'Est et les brumes noires, l'Ouest — le ciel de Pologne reste sereinement bleu ». Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Londynski a une véritable adoration, pour ce soldat par haine profonde de la guerre.

De cet enchevêtrement inextricable de sentiments si contradictoires et si interdépendants qui déclenchent l'activité créatrice de l'imagination de Londynski, de ce mélange harmonieux de mélodies populaires, tantôt polonaises et tantôt hébraïques, qui rythment ses « chants » versifiés, de toute l'œuvre poétique de Londynski se dégage une seule impression générale — la Pologne compte un poète national de plus. En yiddish ? Tant mieux ! Le yiddish de Londynski n'est pas un mur qui sépare, mais un trait qui unit la minorité juive à la grande masse de la population polonaise.(1)

(1) S. LONDYNSKI : « Chants des soldats juifs ». Un volume orné du portrait de l'auteur dessiné par L. Gottlieb, d'une vignette composée par A. Szyk, et de quatre gravures sur bois de S. Mrozowski, Paris 1930.





LES SPORTS

LE HOCKEY SUR GLACE

Le sport polonais de hockey sur glace est nouveau, mais il a déjà un bon passé tout de même ! En 1928, l'équipe polonaise a gagné la seconde place au championnat d'Europe à Genève, et, en 1929 à Budapest, la quatrième place. M. Polakiewicz, le président de la Fédération Polonaise de Hockey sur glace a déjà été plusieurs fois élu vice-président de la Ligue Internationale.

Cette année, la Pologne a été désignée pour organiser le Congrès de la L. I. H. G. et les concours pour le prix de championnat du monde. La Fédération Polonaise s'en est chargée et les Polonais ont tenu à se montrer dignes de ce choix en organisant au mieux le Congrès et les concours.

Les concours ont eu lieu dans un des plus beaux endroits de la Pologne, à Krynica, la « perle des eaux minérales » du 1^{er} au 8 février. Deux grandes places pour le concours et une de réserve ont été établies. Les logements pour les membres des concours, des délégations et de nombreux représentants de la presse ont été préparés. On a obtenu des communications et la correspondance des trains dans les directions Krynica-Cracovie, Krynica-Varsovie. D'après les communiqués officiels de la Fédération Polonaise, quatorze Etats ont pris part au concours : l'Allemagne, l'Autriche, le Canada, les Etats-Unis, la France, la Grande-Bretagne, la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, la Roumanie, la Suède, la Suisse, la Tchécoslovaquie, et la Pologne naturellement. De ces états, certains ont pris part pour la première fois à ce genre de concours internationaux.

Contre la possibilité d'un dégel, une assurance avait été contractée dans une grande compagnie anglaise d'assurances, et d'autre part, on avait bâti un magnifique

emplacement de concours sur de la glace artificielle à Katowice. Un train attendait près de Krynica pour emmener s'il l'eût fallu tous les sportifs de Krynica à Katowice.

Après les concours pour le championnat de ski de l'Europe, qui eurent lieu l'année passée à Zakopane, c'est le second essai d'organisation polonaise sur terrain international. Les Polonais étaient résolus à accomplir parfaitement ce qu'ils regardent comme un devoir et ils ont augmenté encore la considération dont leur patrie jouit déjà dans le monde.

(Communiqué par M. Kolkowski.)





A la manière de Shakespeare

— 69 —

La comtesse Skarbak voulut me présenter à sa famille. Elle en est la seule représentante sur la terre, mais une âme chrétienne n'admet pas que les morts soient des disparus. Elle me conduisit donc à Rudki, où reposent les comtes et les comtesses Fredro des temps révolus.

Rudki ressemble à toutes les petites villes de Galicie. Elle est plaisante, avec sa place immense, dont les maisons paraissent lointaines et petites, vues du centre de cette étendue sans arbres ni monuments. La lumière s'y étale, et les Juifs, rasant les murs peints à la chaux, ont la longueur démesurée, la silhouette noire et les mouvements ouatés des fantômes.

L'église de Rudki s'orne de plaques funéraires, de tableaux classiques enfumés, de gloires dans le style baroque. Mais c'est à la crypte que nous allons.

Un escalier fort raide nous amena dans l'obscurité d'un caveau, où des caisses oblongues s'allongeaient en assez bon ordre. C'étaient les cercueils de la famille Fredro.

« Quand les Ukrainiens ont assiégé Léopol, nous expliqua le sacristain, nous avons entassé dans le caveau les archives de la paroisse. Il y en avait trop. Nous avons dû empiler les cercueils. Et, ma foi, le danger passé, quand nous avons repris les archives, nous n'avons plus très bien su dans quel ordre les replacer ». Il s'excusait ainsi de ne pouvoir nous désigner à coup sûr la dernière demeure du plus célèbre des Fredro, l'auteur charmant du « Vœu de jeunes filles ».

La comtesse donna l'ordre d'ôter les couvercles. Ces nobles familles polonaises installaient leurs morts embaumés dans des cercueils munis d'une plaque de verre, qui laissait voir le visage.

Ainsi nous apparut, sortant des ténèbres, faite elle-même de ténèbres, la figure de Fredro le Jeune. Comme j'avais ri en lisant son « Consilium Facultatis ! » (Trois médecins pour un malade), j'avais ri en le traduisant, je riais encore en corrigeant les épreuves de la traduc-

tion, je riais plus que jamais à la représentation. Son joyeux auteur était devant moi, mal embaumé sans doute, car son visage était complètement noir. Dans sa bouche entr'ouverte éclatait la blancheur féroce des dents. Le couvercle fut refermé. Un autre, soulevé, nous laissa entrevoir, ratatiné sous la filasse de ses cheveux, perdue dans des soies devenues grises, ce qui fut le minois d'une belle dame. Encore une apparition, modelée dans une glaise rougeâtre. Enfin, voici Fredro.

L'officier de Napoléon, le chevalier de la Légion d'honneur, le Molière de la Pologne, est là tel qu'au jour de sa mort. Un siècle a passé sans déformer ses pommettes un peu hautes, sa ronde et sympathique figure aux moustaches de grognard et de magnat.

La comtesse fait signe au sacristain ; tous deux remontent l'escalier. L'honneur m'est consenti d'un tête à tête avec le grand Polonais.

Quelle joie pénétrante m'envahit ? La nuit du caveau en est éclairée ! Fredro, vous n'avez pas oublié la France, vous êtes content de ma visite. Votre esprit plane sur ce corps inanimé, il se manifeste au mien. Qu'est-ce qui nous sépare ? Le temps est aboli sous la terre ; je me tiens immobile comme vous, vivant encore pour quelques années, vouée à la mort. Mais l'amour qui a fait tressaillir votre cœur pour la Pologne et la France, qui fait battre le mien pour les deux patries, unit nos âmes immortelles. O douceur de l'amitié, plus forte que la mort même...

La comtesse est redescendue. Nous nous livrons au ménage de cette dernière demeure. Le cercueil de Fredro est endommagé, l'air passerait, la momie se résoudrait en poussière. On le fera ressouder. Remis les couvercles, replacés les guirlandes, nous sortons. Le soleil brille.

— O mon amie ! je suis bien contente d'avoir vu Fredro. Pourtant, rompez avec les traditions, ne vous faites pas embaumer !

ROSA BAILLY.





Les Polonais dans l'Orne après l'insurrection de 1830

LES POLONAIS ENTRE EUX

Certes la bonne entente ne régnait pas toujours parmi les réfugiés. Nous n'en donnerons qu'un seul exemple, emprunté à un document contemporain.

A la suite d'une tentative de meurtre commise par un Polonais sur un de ses compatriotes, le maire de Sées adressait au préfet, le 27 juillet 1834, une longue lettre qu'on nous pardonnera de reproduire, malgré sa longueur, parce qu'elle nous renseigne avec précision sur la vie que menaient les proscrits dans nos petites villes provinciales.

« ... Il y a environ un an, il arriva à Sées quelques réfugiés polonais auxquels on avait fixé cette ville pour résidence. Parmi eux se trouva un M. CZEREMOWSKI (Dominique), lequel, par sa supériorité épistolaire, fut fait, par ses camarades, correspondant du dépôt de cette ville. Cette fonction, qui consistait dans le soin de recevoir les lettres des Polonais des autres villes de France et d'y répondre, le mettait à même de connaître tous les projets que pouvaient former les réfugiés résidents en France.

« M. CZEREMOWSKI, s'étant lié intimement avec quelques citoyens de cette ville, eut plusieurs fois l'occasion de leur faire part des projets insensés de quelques uns de ces réfugiés : tel, par exemple, celui de former une société dont tous les membres s'engageraient, si le Gouvernement français expulsait quelques uns d'eux ou seulement un seul, à se soulever contre un tel ordre de choses et à quitter simultanément la France, plutôt que de souffrir l'exécution des ordres de l'autorité. M. CZEREMOWSKI, après avoir consulté ses camarades de Sées, qui étaient des hommes tranquilles, répondit aux Polonais des autres villes qu'ils ne voulaient, en aucune façon s'allier à des hommes capables de pareilles folies. Il fit signer cette lettre à tous ceux qui étaient alors au dépôt de Sées et la fit partir pour sa destination. Pendant quelque temps il ne fut plus question de cette société. Les réfugiés ne s'occupaient que de se faire aimer des habitants.

« Ils y étaient parvenus, lorsque quelques uns de leurs camarades du dépôt de Laigle furent envoyés à Sées. Parmi ces derniers il s'en trouvait un, appelé LOUCZYNSKI, un autre, Casimir MILEZYNSKI et un autre, Charles KOEHLER. Ces trois Polonais résident pendant quelque temps assez tranquilles, mais cependant ils occasionnèrent aux premiers des désagréments, par suite de la conduite qu'ils tenaient ; principalement Casimir MILEZYNSKI et LOUCZYNSKI, ceux-ci ayant l'habitude de s'enivrer journellement. Les premiers arrivés s'en étant plaints, on les écouta les premières fois, et les suivantes on n'y fit plus d'attention. Alors il y eut séparation de société intime. On ne se dit plus que froidement bonjour et bonsoir, quand l'occasion s'en trouva.

« Sur ces entrefaites il arriva à Sées quelques Polonais du dépôt d'Argentan. La paix, qui jusqu'alors avait régné au dépôt de Sées, fut à l'instant entièrement troublée. TRYLINSKI remit sur le tapis les idées de la société dont il est question plus haut et il en parla à M. Xavier BIENNAWSKI, en cherchant à lui faire partager ses projets et sa manière de voir à cet égard. Ce dernier, rejetant loin de lui une pareille sottise, reçut pour réponse une grossièreté à laquelle il répondit par un ordre de sortir de chez lui à l'instant même. Une proposition de duel s'ensuivit.

TRYLINSKI prit pour témoin LOUCZYNSKI, qui était arrivé de Laigle. M. BIENNAWSKI eut pour second M. Vincent DYAKOWSKI, mais une réunion de tous les Polonais du dépôt ayant eu lieu, il fut arrêté par les amis de M. BIENNAWSKI que l'on n'accepterait point LOUCZYNSKI pour témoin. La raison de ce refus était qu'avant été souffleté par un autre, lorsqu'il habitait Laigle, et n'en ayant pas demandé raison, il était indigne de figurer dans une affaire d'honneur. Le duel resta en suspens jusqu'à ce que le Polonais TRYLINSKI eût trouvé un second, qu'il ne put rencontrer à Sées, sans doute pour raison valable, mais qui est inconnue. Il écrivit à Mortagne ; un de ses compatriotes, qui habite cette ville, arriva et trouva que le motif du duel n'était pas suffisant. L'affaire en resta là.

« Mais, par malheur, M. CZEREMOWSKI avait parlé de cette affaire à un Français, son ami, qui, lui-même, pour éviter la rencontre projetée, en parla au commissaire de police, lequel en parla également à TRYLINSKI qui logeait chez lui. Ce dernier vit, dans cette confidence de CZEREMOWSKI à son ami français, une démarche hostile à son égard. Il en instruisit LOUCZYNSKI, qui prit l'autant plus de haine contre CZEREMOWSKI, qu'il lui en voulait déjà, ainsi qu'aux autres, pour l'avoir déclaré incapable de servir de témoin dans une affaire d'honneur. Alors cet homme n'agit plus que pour arriver à assouvir sa vengeance. Il fut trouver ceux que les autres avaient regardés comme tarés, et finit par les séparer entièrement de CZEREMOWSKI et de ses amis polonais, en faisant, eux, une société à part. Quand il apercevait CZEREMOWSKI, il le regardait d'un œil terrible et dont l'expression aurait peut-être épouvanté tout autre qu'un soldat.

« Telles sont les diverses causes qui paraissent avoir amené la mésintelligence qui existe et ses suites, la tentative d'assassinat. Je n'entrerai dans aucuns détails sur cette tentative ; je n'étais point à Sées quand elle a eu lieu.

« Il est peut-être quelques autres Polonais qui, sans être positivement compromis dans cette malheureuse affaire, peuvent avoir à se reprocher de n'avoir pas fait, auprès de LOUCZYNSKI, dont ils paraissent connaître toute l'exaspération, les démarches nécessaires pour le détourner de toute vaine hostilité contre CZEREMOWSKI. Du moins, c'est le soupçon de ce dernier ; c'est le soupçon de ceux qui sont ses amis. Ces Polonais sont : Casimir MILEZYNSKI, Charles KOEHLER, TRYLINSKI et le prêtre Julien (?). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont depuis assez longtemps en mésintelligence complète avec leurs camarades résidant à Sées. Les autres paraissent vivre ensemble dans un parfait accord.

« LOUCZYNSKI a prétendu que CZEREMOWSKI l'avait fait mal voir, lui et ses amis, par les rapports qu'il avait faits contre eux. Rien ne paraît plus faux... LOUCZYNSKI avait une maison à Sées, dans laquelle on l'avait fort bien reçu et dont il eût obtenu tout ce dont il aurait pu avoir besoin, s'il n'avait, de lui-même, repoussé les personnes de cette maison. Il y était cependant encore invité souvent à dîner, mais il disparaissait immédiatement après avoir pris ses repas. Il paraît qu'il pensait souvent à se brûler la cervelle. On a cru, dans la famille en question, que cet homme avait le cerveau dérangé ; il en avait tout l'air par moments.

« Comme la désunion continue entre les Polonais qui

(?) Il s'agit de l'aumônier Julien SKIRMONT, autorisé à résider à Amiens, en juin 1834.

sont encore ici et qu'il est à désirer d'éviter de nouveaux malheurs, sinon d'une nature aussi sérieuse que le premier, mais seulement d'une nature quelconque, je vous prie Monsieur le Préfet, de donner des ordres pour que Casimir MIELZYNSKI, Charles KOEHLER et TRZYNSKI soient envoyés en résidence ailleurs qu'à Sees. Il serait même à désirer qu'ils fussent assez éloignés pour qu'il ne pût y avoir aucune rencontre entre ceux-ci et ceux restant à Sees. Je ne vous parle pas du prêtre Julien, puisque déjà il est parti pour Amiens. »

Traduit devant la Cour d'assises, LOUCZYNSKI fut acquitté, faute de preuves suffisantes. Atteint de neurasthénie, il tenta de se suicider à Flers, le 19 décembre 1834. En 1835, sa conduite n'ayant donné lieu à aucune remarque défavorable, on l'autorisa à se rendre à Granville pour y prendre des bains de mer.

Mais cet exemple n'illustre qu'une exception. Les Polonais d'Argentan, qui troublaient le sommeil du sous-préfet, n'avaient à ses yeux que le tort d'être démocrates.

Nos populations urbaines, chez qui la crainte des responsabilités n'obnubilait pas le jugement, considéraient avec moins de prévention les proscrits qu'elles estimaient et dont elles avaient gagné la sympathie.

Qu'on en juge par cette adresse qu'un réfugié polonais faisait insérer dans le numéro du *Journal d'Alençon* du 25 décembre 1833 :

Sees, le 20 décembre 1833.

Aux habitants de la ville de Laigle.

Destinés, par ordre supérieur, à résider à L'Aigle, nous avons été reçus par vous avec les sentiments de la cordialité et de l'amitié. Il nous faut avouer que c'est vous qui avez su rendre notre état malheureux le plus agréable possible, en nous regardant comme vos frères. Mais nous avons été bientôt privés du plaisir dont nous jouissions parmi vous, ayant reçu nouvel ordre de quitter la ville de L'Aigle, et de résider en celle de Sees. La bonté de vos cœurs ne sera jamais par nous oubliée. Notre prompt départ ne nous ayant pas permis de vous remercier, nous nous empressons de vous témoigner ici les sentiments de notre estime et de notre reconnaissance ; et si le sort nous permet de retourner dans nos foyers, nous ferons garder le souvenir de vos bienfaits à nos parents que vous avez si généreusement remplacés.

Au nom de ses cinq camarades,

XAVIER BIERNACKI. (1)

D'ailleurs, quand un Polonais ne se conformait pas aux lois sacrées de l'honneur et de l'hospitalité, ses compatriotes demandaient pour lui de rigoureuses

sanctions. Le 31 mars 1835, plusieurs proscrits d'Argentan signalaient au sous-préfet Antoine TRZYNSKI, officier polonais, couvert de dettes, qui s'était abasé jusqu'à demander l'aumône à la Société littéraire de la ville. Cet indésirable est un de ceux dont le maire de Sees avaient réclamé l'éloignement.

Les mêmes Polonais verraient partir, sans regrets, Adam KWIATKOWSKI, « qui se met en ribote jusqu'à tel point de se trouver trop souvent obligé de coucher dans la rue ». En demandant son départ, les réfugiés expriment ainsi au sous-préfet leurs sentiments intimes : « Vous concevez facilement que notre position, quoique malheureuse, doit être sacrée et rester sans aucune tache et que la mauvaise conduite de M. KWIATKOWSKI, non seulement le déshonore aux yeux de la Nation française, mais blesse notre caractère national et nous présente à la même Nation dans une vue très fâcheuse ».

Par esprit de contradiction, sans doute, Devilade prend la défense de ce Polonais qui, s'il ne sait que boire, et s'il ne veut rien faire, est très prudent et « évite avec grand soin de se compromettre, soit avec les bourgeois, soit avec la police ».

Par contre, dans un très louable dessein, les Polonais de Laigle interviendront, en 1836, pour que les subsides journaliers, accordés à Onufry HUEZKO, ancien militaire des armées françaises, atteint d'honorables blessures, soient portés de 75 centimes à un franc, et le Gouvernement souscrira à leur désir.

CONCLUSION

Si nous devons résumer l'impression que nous ont laissée les nombreux documents que nous avons consultés, nous proposerions d'accorder à tous les Polonais qui ont séjourné dans l'Orne, au lendemain de l'Insurrection de 1830, un certificat analogue à celui que le préfet de l'Orne, Derville-Maléchar, non suspect de complaisance, délivrait, au mois d'octobre 1835, à Jean Myzskowski, attestation qui serait, en quelque sorte, une citation élogieuse et justifiée à l'ordre de notre département :

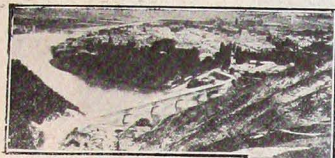
« Le préfet de l'Orne certifie que la conduite politique et privée de M. Myzskowski Jean, officier polonais réfugié en cette ville depuis deux ans, a été excellente et lui a valu l'estime et la considération des principaux habitants d'Alençon ; que son caractère doux et studieux doit le rendre digne d'un vif intérêt et lui mériter la bienveillance des autorités. »

RENÉ JOUANNE.

(1) Il faut lire : BIENNAWSKI.



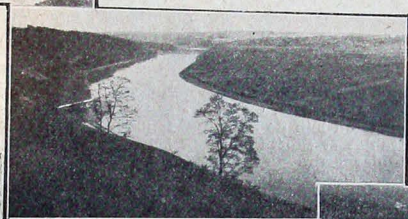
Les Vallées de la Podolie



ZALESZCZYKI

dont la position est celle
de Cahors et de Tolède

LES LARGES
HORIZONS



DE LA VALLÉE
DU DNIESTR

CZERWONOGROD

Le Château



La Podolie fait partie de la plateforme de la Mer Noire ; elle est coupée de nombreuses vallées encaissées. Dans sa partie Est seulement, la Podolie possède des collines calcaires, restes des récifs coralliens de la mer Sarmate qui s'étendait autrefois sur toute cette région.

Les vallées des rivières aux bords escarpés créent un paysage extrêmement pittoresque sur un fond de plaine fertile aux perspectives infinies.

La perle de la Podolie, c'est le Dniestr qui coule en formant des méandres fantastiques et qui donne au touriste des impressions inoubliables, surtout quand on le descend en barque.

Plusieurs villes sont situées sur le Dniestr ; l'une des plus belles est Zaleszczyki. Arrosée de trois côtés par le fleuve, elle est située dans un site merveilleux. Zaleszczyki est une station climatique ; elle jouit d'un climat presque méditerranéen et on y guérit diverses maladies.

Grâce au climat exceptionnellement doux, des fruits tels que les abricots, les pêches, le raisin, y mûrissent ; en été, la ville se transforme en un grand jardin fleuri.

On y trouve également des emplacements datant de l'époque de la pierre (néolithique et paléolithique) de l'époque romaine, et des échantillons de la flore et de la faune méditerranéenne, tout à fait inconnus dans l'Europe Centrale. La grande attraction de Zaleszczyki, ce sont les excursions dans les environs qui abondent en belles perspectives et en fossiles curieux. On y trouve par exemple, des vallées qui renferment des groupes fantastiques de rochers donnant l'impression de mai-

sons, de nombreuses cavernes, d'anciens châteaux et des palais en ruines, comme celui de Czerwonograd.

En face de Zaleszczyki, sur l'autre rive du Dniestr, qui s'élève à 300 mètres de haut, se trouve la frontière de la Roumanie où l'on peut se rendre facilement avec un saut-conduit délivré gratuitement par le staroste de Zaleszczyki.

On peut faire les excursions autour de Zaleszczyki soit en bateau, soit dans des autobus qui suivent, par des grandes routes bien entretenues, les rives du Dniestr.

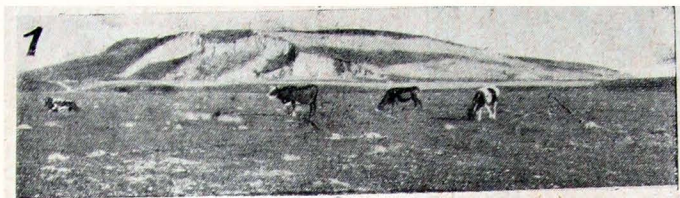
La limite extrême des excursions est le Rempart de la Sainte Trinité, ancien camp fortifié du temps du roi Jean Sobieski, construit contre les Turcs ; cette localité est le point de concours de trois frontières : celle de la Pologne, celle de la Roumanie et celle de la Russie.

La partie sud-est de la Podolie est célèbre par ses costumes populaires originaux et brillants, et par les produits de son industrie populaire, en particulier les « kilims » (tentures tissées à la main) et les broderies d'or que l'on vend beaucoup à l'étranger.

Les vallées des autres rivières qui arrosent la Podolie, comme le Seret, le Zbrucz, le Dzuryn et la Nieslawa, fournissent également de beaux points de vue aux paysages typiquement podoliens.

La Société d'Etudes et de Tourisme de Podolie possède à Zaleszczyki une maison d'excursion et son propre Musée régional ; elle a, en outre, organisé des postes avec guides dans tous les environs.

Découvertes archéologiques en Pologne



Depuis plusieurs années, une équipe scientifique, sous la direction du Musée Archéologique de Varsovie, effectue des travaux de recherche à Złota, non loin de Sandomir. Les résultats en sont admirables et constituent une découverte scientifique de premier ordre pour le monde entier.

Sur les belles collines boisées de Petite Pologne, des archéologues amateurs avaient découvert, au début du XIX^e siècle, des restes de l'âge de pierre. Ces découvertes attirèrent l'attention des savants et on décida de procéder à des recherches plus scientifiques aux environs de Złota. On commença en 1926 ; les travaux durèrent plusieurs mois chaque année, du début de l'été jusqu'à la fin de l'automne.

On a découvert plus de mille cinq cents emplacements, datant de l'époque néolithique ; ils renferment des demeures humaines et des tombes.

Tout un système de fosses et de fossés, de palissades, de tranchées, forme des fortifications qui entouraient les habitations humaines construites sur les hauteurs ; ce système de fortifications, d'ailleurs primitif, est imposant par ses dimensions. On ne peut qu'admirer l'habileté avec laquelle les hommes de l'époque néo-

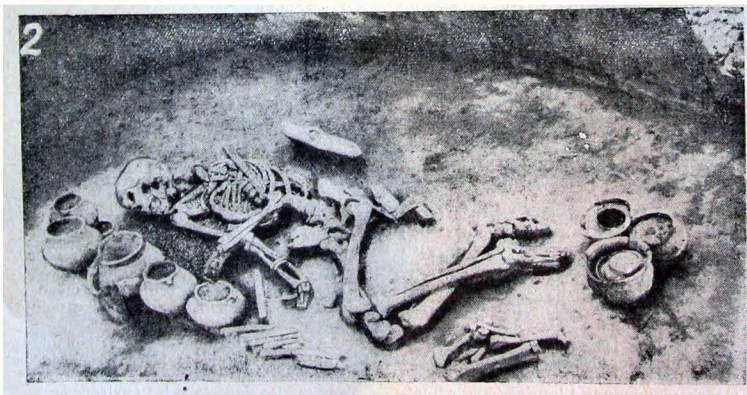
lithique ont su profiter du terrain ; l'une des plus grandes fosses mesure 13 m. de large sur 6 m. de profondeur. La place forte toute entière occupe une superficie d'une quinzaine d'hectares environ.

Ce sont les plus grandes agglomérations néolithiques d'Europe ; celles que l'on connaît déjà, près du Rhin et en Angleterre, ont des dimensions beaucoup plus restreintes.

Dans l'intérieur de chaque demeure, on a trouvé une grande quantité d'ustensiles en silex et de vases d'argile. Souvent aussi, le foyer a été conservé. On y voit, parmi les cendres de charbon de bois, des coquilles de crustacés et d'escargots et des os d'animaux, ce qui prouve que nos ancêtres se nourrissaient d'animaux.

On y trouve même, fait extrêmement grave, des os humains, jetés avec les débris de nourriture animale. Avec toute l'impartialité scientifique nécessaire, nous sommes bien obligés de reconnaître que les hommes néolithiques étaient sans doute anthropophages ! Certains rites religieux, certaines croyances spéciales, devaient être l'origine de ces banquets primitifs.

L'habitation servait parfois de tombeau à son pro-

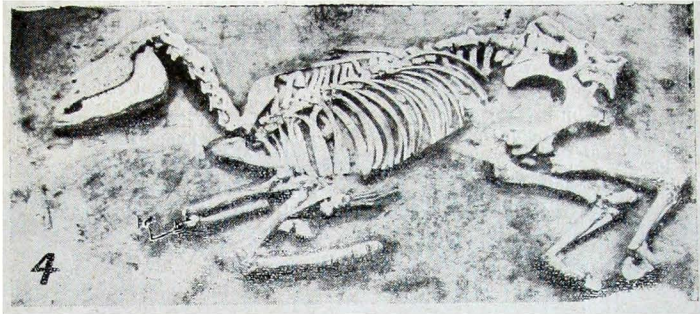


priétaire. On couchait le défunt sur le côté, les membres repliés, comme pour le sommeil. A côté de lui, on installait les armes et les instruments dont il se servait pendant sa vie, et quelques vases d'argile, une vingtaine parfois. Mais plus souvent, on enterrait les morts dans des tombes spéciales.

Certains animaux, considérés comme sacrés, ont aussi leurs tombeaux particuliers ; nous avons de cette

façon des échantillons de chevaux, chiens, porcs, etc., admirablement conservés, et qui peuvent servir pour étudier la filiation de nos races domestiques actuelles.

Les fouilles de Zlota ont éveillé l'intérêt de plusieurs archéologues étrangers qui ont demandé l'autorisation d'y participer. Enfin le Ministère de l'Instruction Publique va permettre bientôt de filmer les recherches et de prendre des photographies par avion.



(Clichés
du « Courrier
Illustré »
de Cracovie)

Les Cigarettes Polonaises en France

Les cigarettes polonaises ont fait leur apparition dans les débits de tabac en France. Événement sans grande portée, diront certains. Bien sûr, le fait n'est pas de ceux dont le retentissement fera noircir les colonnes des quotidiens ! Cependant, il est digne de retenir notre attention, à nous qui parlons aux Amis de la Pologne.

Une convention passée entre la Régie Française et la Régie Polonaise des Tabac a organisé l'échange des produits des deux monopoles. La Pologne a admis à la vente chez elle les cigarettes françaises Gitanes et Fashion, ainsi que deux modèles de cigares. Ceci est d'autant plus digne d'être souligné que la Pologne pratique chez elle une politique prohibitive à l'égard des cigarettes étrangères, en général. Aussi, l'apparition des produits français a-t-elle été marquée d'un vrai succès.

De son côté, la Régie Française a autorisé la vente en France des cigarettes polonaises, en fixant les conditions suivantes :

Egipskie, boîte de 20 cigarettes, au prix de	5 fr. 40
Egipskie Specjalne, — — —	11 fr. »
Zlota Pani — — —	7 fr. »
Maden — — —	4 fr. »

Parmi ces variétés, il y en a qui intéressent spécialement les nombreux Polonais résidant en France. Ainsi, la Maden est une cigarette spécifiquement polonaise, dont seuls, les anciens de la Mission Militaire Française en Pologne trouveront peut-être le goût agréable.

D'autres variétés, au contraire, sont du goût de tout le monde. Tout fumeur se plaira à goûter une *Egipskie* ou une *Egipskie Specjalne*. Le tabac en est si suave... et le prix en est vraiment modeste, quand on le compare aux autres cigarettes étrangères importées en France.

Il existe parmi ces variétés, une cigarette tout à fait originale... pour les dames, *Zlota Pani*. C'est la cigarette préférée de la Polonaise, surtout dans les milieux intellectuels, où, comme on sait, la femme fume beaucoup. Vous avez deviné que ce nom veut dire : Dame dorée.

La diffusion des cigarettes polonaises dans les grands centres français a été relativement rapide, malgré les difficultés auxquelles donne nécessairement lieu la distribution, à travers l'Administration et les Entrepôts régionaux, de toute nouvelle marque de cigarettes. Par contre, dans les endroits moins importants, elles se font encore attendre. Les débitants de tabac sont trop lents à se faire une conviction quant à la possibilité de leur diffusion. Les Amis de la Pologne peuvent les y aider.

Beaucoup de Polonais dispersés dans les coins les plus reculés de la province française réclament avec insistance ces cigarettes. La plupart du temps ils ne savent pas s'expliquer avec les débitants de tabac, et nos lecteurs, les amis de la Pologne, quelquefois patrons de ces Polonais, feront de la bonne besogne en portant un peu leur attention sur cette, peu importante, il est vrai, question... de la fumée. Ils y trouveront, peut-être, un plaisir pour eux-mêmes, et dans tous les cas, ils rendront service à quelqu'un, en demandant dans leur débit de tabac, si les cigarettes polonaises sont déjà là...

Ceux de nos lecteurs qui auront intérêt à connaître de plus près la question traitée dans cet article, pourront s'adresser à : Boîte Postale 77, à Neuilly-sur-Seine (Seine).

Une Eglise Polonaise à Paris

Tous les Polonais de Paris, et même tous les Parisiens, connaissent la chapelle de l'Assomption, rue Saint-Honoré. C'est « l'église polonaise » où se célèbrent toutes les cérémonies religieuses polonaises et qui a une très vieille histoire.

Le cardinal François de La Rochefoucauld avait là de beaux jardins qu'il donna aux religieuses des Haudriettes, pour y construire un couvent et une église. La construction, commencée en 1670, fut terminée en 1676.

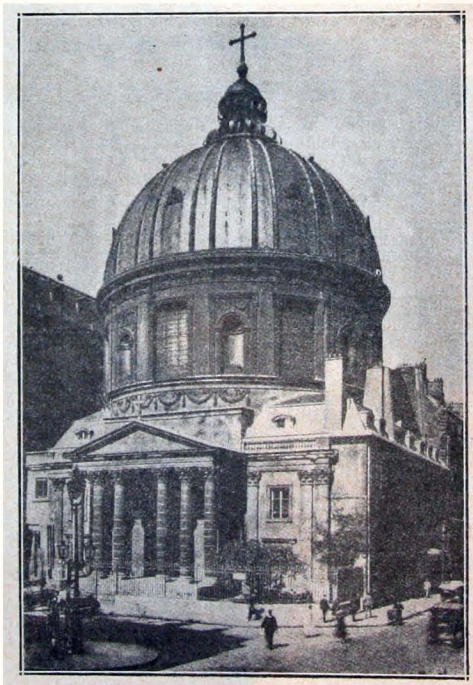
Pendant la Révolution, on dispersa les religieuses, on abattit le couvent et sur son emplacement on créa les rues de Mondoir, du Mont-Thabor, et on prolongea la rue Cambon. A l'angle de la rue Duphot et de la rue Saint-Honoré habita Robespierre.

L'émigration polonaise qui suivit l'insurrection de

1830 allait entendre la messe à Saint-Roch ; mais, en 1844, on se mit à célébrer les cérémonies religieuses polonaises dans l'église de l'Assomption.

Nous y avons vu exposés les restes de Stowacki, avant leur translation au Wavel de Cracovie. Nous y assistons à des bénédictions de drapeaux. La fête nationale y est célébrée, et toutes les grandes heures de la vie polonaise contemporaine y ont leur retentissement.

Les assistants sont l'Ambassadeur et l'Ambassadrice, les conseillers et secrétaires de l'Ambassade, les officiers, les ouvriers, les boutiquiers : public très mêlé, mais uni par l'amour de la Pologne. Allez un dimanche matin à l'église de l'Assomption : en regardant la foule, en écoutant les airs polonais, suaves et nostalgiques, vous pourrez vous croire dans quelque église de Cracovie ou de Varsovie.





L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



DANS NOS COMITES

A Saint-Etienne, M. AUBERT, Inspecteur d'Académie, a bien voulu assumer les fonctions de président des Amis de la Pologne, à la suite de son prédécesseur, M. MATTE, nommé à Lyon, où il est devenu vice-président de notre comité lyonnais. Nous présentons à M. Aubert l'expression de notre reconnaissance, et nous remercions cordialement M. Matte de sa fidélité à notre œuvre.

M. SEROT, industriel, a été nommé président des A. P. de Chalons-sur-Marne. Toutes nos félicitations.

UNE ETUDE DU GENERAL CASTAING

Le général Castaing, fondateur et président du Comité des Amis de la Pologne, à Toulon, serviteur chaleureux et généreux de la cause polonaise, vient de publier en une belle plaquette une étude vigoureuse sur le « Couloir de Dautzig ».

Le première page porte : « A nos frères polonais, le témoignage de ma profonde affection française ».

La grave question du couloir est posée avec autorité, en termes nets et courageux. En voici un exemple :

« Il est stupéfiant que l'Allemagne qui fait tout ce bruit exagérément indigné pour ses minorités intimes, brins de germanisme importés, exige que le Couloir, qui a 9/10^e de Polonais, lui soit renneux... Ce serait un outrage, un défi au droit des nations, un nouveau partage dont l'Europe cette fois sentirait toute l'iniquité. »

L'Allemagne voit grandir près d'elle une nation vivace, elle tente de la mettre le plus tôt possible hors de combat. Le général Castaing nous montre la force de la Pologne pour mieux dévoiler les intentions allemandes. C'est de la meilleure tactique.

L'auteur a bien voulu mettre à notre disposition un certain nombre d'exemplaires de son étude : avis aux spécialistes de la question !

A SAINT-JEAN-D'ANGELY

M. BONNET a organisé le 17 avril une fort intéressante conférence sur la Pologne. La conférencière était Mme BAROT-FORLIÈRE, retour de Pologne, elle en rapporte un amour accru pour notre seconde patrie, et des impressions vives et originales, que ses auditeurs ont vivement goûtées.

A COGNAC

C'est devant un public restreint mais très attentif, qu'à eu lieu mercredi dernier, salle municipale, la conférence de Mme Mathé de BAROT-FORLIÈRE, sur la Pologne.

En termes choisis, le président, M. Lucien Roux, a présenté la charmante conférencière et a défini fort chaleureusement l'œuvre des Amis de la Pologne.

La conférencière, douée d'un grand talent de parole, a conquis très vite son auditoire en traitant avec beaucoup de tact et de précision son sujet : coutume et légendes populaires polonaises. Les deux cent cinquante personnes présentes ont fait une ovation à la gracieuse conférencière.

La soirée s'est terminée par des projections lumineuses se rapportant au sujet traité. (Presse locale)

A NANTES

Très jolie conférence, le 24 février, au Select. Mme BAROT-FORLIÈRE nous instruisit en nous amusant et c'est là une excellente formule. Eprise de grands voyages, ainsi que M. le docteur Barot dont elle est la femme, elle l'a suivi dans sa carrière coloniale et continue à occuper ses loisirs par de grandes courses à travers l'Europe.

Elle voyage le carnet en main et ses observations sont toutes marquées au coin, de l'intelligence la plus vive, la plus pénétrante. Il est de ces voyageurs qui ne prennent juste le long de la route assez de notes pour bâtir une conférence, destinée à occuper une après-midi d'hiver de leurs compatriotes. Mme Barot n'est pas de ceux-là. Les anecdotes, les souvenirs, elle les a pris à la brassée et en a rempli d'immenses mannes dans lesquelles elle paraissait puiser à pleines mains. Et c'est bien peut-être parce qu'ils avaient été moins triturés, fignolés, que, tels de beaux



LE D^r LEBOUCHER
NOTRE COLLABORATEUR ET AMI DE CAEN

fruits, ils nous étaient apportés avec leur fraîcheur, comme de belles pêches au duvet si moelleux qu'ils ressemblent à du veours.

Mme Barot-Forlière aurait pu nous entretenir pendant deux... trois heures ; hélas, les aiguilles de sa montre furent pour elle de véritables tyrans, pour elle et pour nous, car nous serions demeurés longtemps encore à l'entendre.

M. Degoul semble avoir été dévoué au soin de présenter les conférencières. Mardi, il s'acquitta encore de cette tâche avec beaucoup d'esprit.

Cette jolte et si intéressante conférence fut clôturée par de fort intéressantes projections.

Les applaudissements qui saluèrent Mme Barot-Forlière ont un prouvé combien sa conférence avait plu aux membres de la Société Bretonne de Géographie.

(Presse locale)

M. B.

A SENS

Les Patronages Laïques, sous la direction de M. Ferré, professeur au Lycée, leur président, ont donné trois représentations de la charmante comédie de Fredro : « Trois médecins pour un malade ».

Elle a obtenu, nous assure-t-on, un succès aussi complet que mérité.

Félicitations aux organisateurs et aux jeunes acteurs !

A REIMS

Le Groupe Remois des Amis de la Pologne avait organisé hier soir au Foyer Civil une manifestation franco-polonaise avec le concours de M. Gabaret. La soirée commençait la projection du film « Monsieur Thadée », tiré du poème célèbre du grand poète polonais Mickiewicz.

Après la projection de la première partie, M. Gabaret fit une conférence sur les raisons que la France a d'apporter son alliance à la Pologne.

MM. MARCHÉVAL, GUICHARD, TOURNIER et BOURGET vinrent faire une visite au cours de la soirée qui fut également honorée de la présence de MM. TEXIER, SABATIER, le colonel BONNEFOUS, PETIT, Henri HEIDSIECK, DUBOIS de MONTREYNAUD, GABETON, etc. Ajoutons des remerciements mérités à Mme DAMIN, qui accompagna au piano les belles scènes du film, appropriant avec à-propos ses airs suivant la succession des diverses scènes.

A REMIREMONT

Le 8 février, dans le grand salon de l'Hôtel de Ville, une conférence sur la Pologne a été donnée par notre correspondant, M. BARTEL, professeur de lettres au Collège de garçons. Elle a été illustrée par nos documents, présentés au cartoscope. Nos félicitations à M. Bartel.

A CHALONS-SUR-MARNE

Le 18 mars, au Casino Municipal, M. Léon GABARET, secrétaire général des Anciens Combattants, amis de la Pologne, a fait une conférence sur la Pologne.

M. VEBREL présenta la conférence qui, français d'origine, a vécu de longues années avant la guerre en Pologne.

Il revint en France pour y accomplir son devoir de 1914 à 1918. Il fut blessé en Champagne. Il retourna en Pologne après l'armistice. C'est dire qu'il a assisté à la résurrection de ce peuple et qu'il est tout particulièrement qualifié pour en parler.

M. VEBREL présente les excuses de M. SERROT, président du Comité Chalonnais des « Amis de la Pologne », retenu à la chambre par un accès de grippe.

M. Gabaret évoque brièvement la Pologne d'avant-guerre, puis il brosse un tableau de la Pologne nouvelle.

Il a excellemment résumé les principales raisons que nous pouvons avoir, nous Français, de suivre d'un regard attentif ce qui se passe sur le bord de la Vistule.

Il a conclu en démontrant que, géographiquement, politiquement et militairement, une Pologne intangible et forte était nécessaire à la paix de l'Europe.

Le conférencier fut très applaudi. M. Ulmer se fit l'interprète de l'auditoire pour le remercier de sa très intéressante causerie.

Pour terminer, une adaptation cinématographique d'un poème d'Adam Mickiewicz, fut projetée à l'écran et fit revivre certaines heures angoissées de l'ancienne Pologne.

Cette soirée d'amitié franco-polonaise était honorée de la présence de MM. Champion, adjoint au maire de Chalons, lequel s'était fait excuser, étant en voyage; Jacquemart, secrétaire général de la préfecture, représentant M. Charles Magny, préfet de la Marne; Gucu, conseiller général; Perdriau, Bouffet, Harry, conseillers municipaux; les présidents et représentants des sociétés locales; MM. Lévy, Antoine Capy, Warion, Georges Royer, Béchère, Malafroy, Léon Urmann, le pasteur Vincent, Mme Justin MM. Ducoudré, président du Tribunal Civil; Vendel, conservateur de la Bibliothèque municipale; Bertrand, archiviste départemental; docteur Guillemin; commandant Bienfait, du C.M.I. 64; Rousseau, directeur de l'Ecole Nationale des Arts et Métiers; Sindzingre, principal du Collège; Priollet, trésorier-payeur général, etc.

Toutes ces manifestations et les invités étaient aimablement reçus par M. ULMER qui apporta son gracieux concours à l'organisation de cette soirée.

(Extrait de la presse locale).

A EPERNAY

Le 9 mars, à la Salle des Fêtes, place Huges-Pomb, M. GABARET a honoré la soirée sur la Pologne. Nos vifs remerciements à M. SICLER, principal du Collège, notre ami de longue date, qui organisa la conférence.

CHEZ LES A. C.

Les Anciens Combattants Amis de la Pologne prennent position dans l'affaire du « Couloir de Dantzig ».

Signalons en particulier les articles éditoriaux publiés par « Le Camarade de Combat » (La Pologne et la Mer, par L. GABARET, mars 1931).

« Par l'Effort », organe de l'Association Nationale des Officiers Combattants (Le Couloir polonais. Etude d'une excellente documentation, par le colonel Louis Regnauld.

« Le Flambeau », organe des Croix de Feu (Notre alliance la Pologne. Tableau complet de son histoire, avec une belle carte, de Pozzo di Borgo).

A MONTMORENCY

Une bien triste cérémonie a réuni de nombreux amis de la Pologne à l'église et au cimetière de Montmorency, les funérailles de M. Alexandre Wyszlawski, fils d'émigré, fils à la fois de la Pologne et de la France, devenu aux deux patries. Sa fille est notre admirable collaboratrice, Mlle Jeanne WYSZLAWSKA, l'éminente directrice du Lycee de Lille, fondatrice et directrice des A.P. de Soissons, ou M. Wyszlawski l'aidera de toutes les forces qui lui restaient. Il s'en est allé dans sa 80^e année, sans souffrance, soigné parfaitement par sa femme et sa fille.

La belle et douloureuse cérémonie du 27 avril avait la grandeur d'une page d'histoire que l'on tourne à jamais sur le passé. C'est un des derniers fils des émigrés qui s'en allait, et avec lui, un des derniers liens qui nous rattachait à cette génération sacrifiée, dont l'humble et patient courage nous fit gagner la Pologne. M. KALUSKA salut en ce jour son vieil ami avant qu'il ne rejoignit ses autres amis qui peuplent déjà le cimetière historique de Montmorency.

« Au nom des vieux camarades d'Alexandre Wyszlawski, au nom de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Polonaise, dont il fut pendant plusieurs années le dévoué secrétaire, j'apporte ici l'expression des regrets et de l'affliction que nous cause la disparition de cet homme de cœur, serviable, hospitalier et demeuré fidèle aux amitiés de jeunesse.

« Il y aura bientôt soixante ans, Wyszlawski était déjà assidu aux nombreuses réunions et aux commémorations organisées par notre Association, alors pleine de jeunesse et de foi agissante. Il s'intéressa aussi au mouvement des autres institutions de l'émigration polonaise, notamment de l'Œuvre de Saint Casimir à laquelle il eut longtemps attaché, et plus tard au magnifique développement de la Société « Les Amis de la Pologne », dont nous voyons ici, parmi nous, la dévouée secrétaire générale. A l'œuvre si utile de cette société, qui mérite toutes nos sympathies, la fille de notre ami regretté apporte elle-même son concours, autant que lui permit sa lourde tâche de Directrice du Lycee de Lille.

L'ancienne Ecole Polonaise du Boulevard des Batignolles, d'où sont issus les fondateurs et les premiers membres de notre association, ayant dû être abandonnée après la guerre de 1870 pour être remplacée par un établissement beaucoup plus petit, l'Association après une brillante période, a commencé à décliner et, comme la dernière guerre lui a, hélas, enlevé une grande partie de ses jeunes sociétaires, tombés au champ d'honneur, son déclin s'est précipité, et elle finira naturellement avec les derniers de ses représentants actuels.

« Les plus anciens disparaissent les uns après les autres; aujourd'hui nous perdons un Wyszlawski un des meilleurs. Il s'est éteint doucement après avoir été entouré des soins les plus affectueux par sa digne épouse et par son excellente fille, dont il était fier à juste titre et qui a été l'honneur de sa vie. Nous ne le reverrons plus parmi nous, mais dans notre cœur fidèle il restera vivant, et c'est sur cette pensée consolante qu'avec émotion nous lui disons le suprême adieu. »

An moment de mettre sous presse, nous apprenons le décès de Madame Wyszlawska, emportée quinze jours après son mari, par une broncho-pneumonie.

CHEZ NOS AMIS DE BYDGOSZCZ

Une « Journée Joffre », organisée en l'honneur du grand soldat français par la société des Amis de la France, a été célébrée à Bydgoszcz, le 19 février. Les cérémonies commencèrent le matin par une messe funèbre dans l'église des Clarisses à laquelle assistèrent les membres de la société, des notables de la ville, des délégations militaires, et une délégation de l'armée Haller avec son étendard.

Le soir, à 20 heures, une « académie » solennelle eut lieu dans la salle du Gymnase Copernic, ornée de drapeaux nationaux et tricolores. Un public nombreux représentant l'épine de la société de la ville remplit la grande salle et applaudit avec ferveur un programme soigneusement choisi et exécuté. Une conférence prononcée en polonais par le capitaine KULWICZ sur la bataille de la Marne et les mé-

rites du maréchal Joffre inaugura la fête suivie d'une interprétation de la « Fantaisie-Finot » et « Polonoise-Bismol », de Chopin, de notre grand artiste, le professeur Regmann. Mme KOROWSKA recita un extrait du poème français « La Merne », par Jules Hoeg. Madame CZEKIERSKA, accompagnée au piano par M. REGAMEY, chanta avec grand succès deux chansons de Niewiadomski et « la Madelon de la Victoire ». A la fin notre fameux chœur « Echo » fit entendre aux assistants ses chants forts retentis et toujours applaudis. Lecture fut donnée de quelques lettres, parvenues aux Amis de la France à cause de la fête, félicitant la société de son heureuse idée et de sa reconnaissance pour Joffre, soit : une lettre de M. Laroche, ambassadeur de France à Varsovie ; des vœux du général chef de la Mission Militaire Française en Pologne ; des vœux de Mme Rosa Bailly et du consul français, M. Serre, à Poznan.

La fête très réussie eut un succès énorme et restera inoubliable. Une fois de plus, elle souligna l'activité des Amis de la France sur le sol de Bydgoszcz et la fidélité et l'amitié de ses habitants pour notre sœur alliée la France.

Faisant partie du comité exécutif du « Jour Joffre » : Mmes Chmarzynska, Gorska, Mazaj et Regamey.

DIVERS

Jeune Française, 18 ans, étudiant, excellente famille, désireait passer ses vacances dans une famille polonoise, pour enseigner le français, en échange de ses frais de

voyage. Serait libre des jum. Pour tous renseignements, s'adresser aux « Amis de la Pologne ».

Polonais d'une trentaine d'années, excellents références, parlant plusieurs langues, manières parfaites, souhaiterait un emploi d'interprète.

Nous offrons aux personnes qui s'intéressent à la question des « minorités », une étude sur la minorité polonoise en Allemagne, parue sous ce titre :

« 113.870 enfants privés d'école »

A la façon dont les enfants polonais sont trop souvent traités par les instituteurs allemands, d'après les détails déplorablement cités dans cette étude, on est tenté de féliciter ces cent mille enfants privés d'école. Oui, mais que deviennent-ils, ces illettrés ?

Nous n'en tirons pas un bon article de notre collaborateur Robert Garnier, paru dans « l'Action Démocratique », sous le titre : « la Pologne, la mer et nous ».

Le Bulletin Paroissial de St-Sulpice donne, de Pierre Duméril, une étude sur le Catholicisme en Pologne, illustrée par Tomakowski.

Erudition : C'est le portrait de JOSEPH POMATOWSKI que nous avons donné dans notre précédent numéro, et non celui de Pulaski, comme il a été indiqué par erreur.

Les Amis de la Pologne ont pour vous...

DES COURS DE LANGUE POLONAISE

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre ; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux ; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous ; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours de Mademoiselle STROWSKA, professé à la Sorbonne, peut nous être demandé. Le cours complet dactylographié est envoyé contre la modeste somme de 25 francs (destinée à couvrir les frais de polycopie).

Ces cours ont lieu les lundis et vendredis à 8 h. 45 du soir, salle de Chimie. (Entrée : 1, rue Victor-Cousin). Ils sont gratuits.

DES PUBLICATIONS

Votre bibliothèque est pauvre en ouvrages sur la Pologne. Bien que pendant la guerre aient paru en français nombre d'articles, de tracts, de brochures sur la nécessité de rétablir une Pologne indépendante, — bien que maintenant paraissent des ouvrages sur la Pologne pittoresque et des traductions littéraires, — nous manquons d'études sérieusement établies sur la plupart des aspects de la Pologne et des questions polonaises.

Les Amis de la Pologne édifient avec patience un véritable monument de documentation exacte et variée. Dans leurs brochures d'aspect modeste, mais auxquelles il ne manque que l'importance typographique, ils présentent les grandes figures de l'histoire, les villes, les questions politiques, les meilleures pages des écrivains...

Si vous désirez les lire, et les faire lire autour de vous, elles vous seront offertes contre une somme de 0 fr. 50 par brochure pour les frais d'envoi.

Nous pouvons maintenant vous envoyer :

ROSA BAILLY : **Petite Histoire de Pologne.**

ROSA BAILLY : **Histoire de l'Amitié franco-polonoise.**

E. NOUVEL : **Kosciuszko.**

ROSA BAILLY : **Bydgoszcz.**

ROSA BAILLY : **Guide de Pologne.**

MARIE KONOPNICKA : **Terre à Terre et Mariette.**

BOY : **Mes Confessions.**

FREDRO : **Trois médecins pour un malade** (comédie en 1 acte).

SIEROSZEWSKI : **A la lisière des forêts.**

MICKIEWICZ : **Les Aïeux.**

J. S. DEBUS : **De Lille à Varsovie.**

PIERRE GARNIER : **Copernic.**

PIERRE SOUY : **La Pologne et la Mer.**

Catalogue des principaux ouvrages parus en français sur la Pologne jusqu'en 1929.

DES PROJECTIONS ET DES FILMS

Les très riches collections de projections fixes des Amis de la Pologne peuvent illustrer des conférences sur l'histoire polonoise (spécialement sur le 19^e siècle et les légions), sur les grands hommes (en particulier Kosciuszko et Pilsudski), sur les villes (Varsovie, Cracovie, Wilno, Dantzig et Gdynia), sur la campagne, les montagnes, les types populaires et les costumes nationaux, sur l'architecture, les artistes (en particulier Wyspianski, Grottger, Matejko), l'art populaire, l'industrie, etc.

Elles sont à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers.

Nos films documentaires sur Varsovie, Wilno, Kazimierz, Torun, Boryslaw, les Karpathes, les industries paysannes, les danses polonaises, etc., d'une longueur variant de 200 à 400 mètres, pourront être prêtés aux organisateurs de fêtes franco-polonaises.

DES CARTES POSTALES

Un des plus jolis moyens de répandre en France la connaissance de la Pologne !

Achetez nos cartes postales :

Série de 12 vues (villes, paysages) : 1 franc.

Nouvelle série de 10 sujets divers : 1 fr. 50.

UN INSIGNE

Exécuté d'après les dessins de l'Ecole Bouille, l'insigne des Amis de la Pologne, en émail blanc et rouge, avec des initiales dorées, est un modèle de sobre élégance dans le goût moderne. Prix de l'insigne : 3 francs.

Qu'avez-vous fait ?...

pour la cause polonaise ? Comment avez-vous aidé à nos efforts ?

Avez-vous contribué à fonder un Comité régional d'Amis de la Pologne ?

Avez-vous trouvé de nouveaux abonnés à la Revue ?

Avez-vous fait connaître « Notre Pologne » aux écoliers ?

Avez-vous répandu nos publications ?

Avez-vous évité à nos bureaux dépense et travail en réglant votre abonnement dès le début de l'année, sans attendre un avis ?

Y avez-vous joint un don pour nos œuvres ?

Avez-vous souscrit pour le monument aux Volontaires polonais ?

ABONNEZ VOS ENFANTS A

NOTRE POLOGNE

Trait d'union entre la jeunesse française et la jeunesse polonaise.

Jolie publication mensuelle illustrée

3 francs par an

(Pologne : 2 zlotys)

On s'abonne sans frais aux Amis de la Pologne
16, rue Abbé de l'Épée, Paris (5^e)

Compte de chèques postaux : 880-96 Paris

Numéro spécimen sur demande

Un portrait du **Maréchal Pilsudski** est en vente au bureau des Amis de la Pologne. Il a été exécuté par le brillant artiste **Arthur Szyk**. Prix : 10 francs.

AVIS. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).



CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT SERVICE D'HIVER

Relations directes entre l'Angleterre, le sud-ouest de la France et l'Espagne

1^o par le Rapide Manche-Océan, de Dieppe à Bordeaux, via Rouen-Le Mans-Nantes-La Rochelle, correspondance à Dieppe avec les services rapides « Londres-Newhaven-Dieppe ». Voitures directes et couchettes toutes classes. Wagon-restaurant.

2^o Par la Côte d'Émeraude-Pyrénées, Saint-Malo-Bordeaux, via Rennes-Nantes-La Rochelle, correspondance à Saint-Malo avec le paquebot de Southampton ; à Bordeaux avec le Sud-Express et les principaux trains du Midi. Voitures directes 1^{re} et 2^e classes Saint-Malo et Irun et vice-versa. Wagon-restaurant.

Pour tous renseignements s'adresser aux gares du réseau de l'État.

LA VIERGE DE L'OSTROBRAMA

C'est la protectrice de Wilno. Elle y est exposée dans une chapelle célèbre, qui surmonte la voûte d'une porte de la ville. D'où son nom (Ostrobrama : la porte algée).

Le tableau qui la représente est presque entièrement recouvert d'ornements de métal.

Dans la rue, personne qui ne se découvre devant la Sainte Image, même les orthodoxes et les Israélites. Les paysans s'agenouillent à même le pavé et par tous les temps lorsqu'elles voient par la baie ouverte le prêtre célébrer la messe dans la chapelle.

A la demande de nos amis, nous avons fait reproduire l'image fameuse. La composition, de toute beauté, est exécutée en trois séries : pourpre sur fond or ; bleu sur fond argent ; ou or sur papier teinté. Les prix de l'image sont de 10, 8 et 5 francs.

Prix spéciaux pour MM. les Ecclésiastiques et pour les Ventes de Charité.

Société Anonyme

LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

« GEBETHNER ET WOLFF »

PARIS VI

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Ouvrages périodiques en toutes langues

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande envoi, chaque mois — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K. O

Postaux-Chèques

VARSOVIE

PARIS

Nr. 190-850

Nr. 776-84

Téléphone : Litré 11-49

Adresse Télégr. GEBOLEFF-PARIS

CHEMINS DE FER DU NORD

Le réseau de la vitesse, du luxe et du confort

Paris-Nord à Londres : Via Calais-Douvres, via Boulogne-Folkestone. Traversée maritime la plus courte. Cinq services rapides dans chaque sens. Via Dunkerque-Tilbury. Service de nuit. Voitures directes à Tilbury pour le centre et le nord de l'Angleterre.

Services rapides entre la France, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, les Pays Scandinaves et les Pays Baltes.

Services Pullman : Paris à Londres « Flèche d'Or » — Paris-Bruxelles-Amsterdam « Étoile du Nord » — Paris-Bruxelles-Anvers « Oiseau Bleu » — Calais-Lille-Bruxelles.

Pendant la saison d'été : Londres-Boulogne-Vichy.

Pour tous renseignements s'adresser : Gare du Nord

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST

Sports d'Hiver dans les Vosges

SAISON 1930-1931

1^o Services d'autocars. — a) Belfort, Le Piéd du Ballon d'Alsace ; b) Gérardmer, Le Col de la Schlucht ; c) Saint-Dié, Le Col du Bonhomme.

N. B. Pour la fréquence et les dates de fonctionnement de ces circuits, s'adresser au Bureau de Renseignements de la Gare de l'Est, à Paris.



NOS VIGNETTES

Quarante vignettes, d'un goût original et exquis, vous permettront, cher lecteur, de faire apprécier à vos correspondants les sites et les monuments polonais, et de leur faire connaître les grands hommes de la Pologne.

Elles représentent, en couleur pourpre ou sépia, le Maréchal Poniatowski, le Maréchal Pilsudski, Sieroszewski, Reymont, Paderewski, Marie Leszczynska, Notre-Dame de Wilno, le Wawel de Cracovie, les vieux hôtels de ville de Poznan et de Sandomir, les Carpathes, les bisons de la fameuse forêt de Bialowiège...

M. Janusz Tomakowski les a composées avec la maîtrise, l'inepuisable fantaisie et la hardiesse qui sont les caractéristiques de son art si personnel.

Elles existent en deux séries de vingt sujets chacune,

Prix de la série, franco : 1 franc 25.

Pris à nos bureaux : 1 franc.



Commerçants! Employeurs! Industriels!

Si vous voulez faire connaître vos produits aux consommateurs polonais,

Si vous avez besoin d'imprimés pour votre main d'œuvre polonaise,

Adressez-vous au

Journal Polonais "Narodowiec"

Rue Emile-Zola. — LENS (P.-d.-C.)

Le quotidien "NARODOWIEC" est le plus répandu de tous les journaux polonais en France. Son imprimerie fournit tous les imprimés dans le plus court délai et aux prix les plus bas.

Tarif de Publicité sur demande

LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. LOUIS MARIN, ancien ministre.
Vice-Président : M. ROBERT SÉROT, député,
ancien sous-secrétaire d'Etat.
Secrétaire générale : Mme ROSA BAILLY.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.
Déléguee générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.
Secrétaires-adjoints : Mlle M. STROWSKA,
M. PH. POIRSON.

COMITE D'ACTION SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. — *Président* : M. NOUVEL, Directeur du collège Ste-Barbe ; *vice-présidents* : M. DURAND (St-Louis) ; M. HUREY, Instituteur ; *secrétaire générale* : Mlle POLLET (Fénelon) ; *trésorier* : M. TRESSE, Inspecteur général ; *délégués* : M. VERNIER, Mlle PIEDZICKA.

COMITE DE RECEPTION. — *Directeurs* : Prince de MÉDICIS ; Mmes de VAUX-PHALIPAU, AMEUILLE, PAPILLAULT (Henriette Hervé).

SECTION DE TOURISME. — SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE.

LES ANCIENS COMBATTANTS AMIS DE LA POLOGNE. — *Président* : Général PARIS.

Comités et Groupements Régionaux

AIX-EN-PROVENCE. — *Président* : M. MARTRE ; *vice-présidente* : Mlle MAEDLER ; *vice-présidents* : MM. LOBIN et DOBLER ; *secrétaire général* : M^e GARCIN ; *trésoriers* : MM. TOUSSAINT et CRUEL.

ALBI. — *Président* : M. JARRIGE, Directeur des Mines ; *secrétaire* : M. PÉRIÈRES, Inspecteur Primaire ; *trésorier* : M. LEVIEUX, Directeur d'École.

ALENÇON. — *Président* : M. JOUANNE, Archiviste ; *secrétaire générale* : Marquise GICQUEL DES TOUCHES ; *trésorière* : Mlle GAUCHER.

ALAIS. —

ALGER. — *Président* : M. ROZÉE, avocat à la Cour d'Appel ; *vice-présidents* : Mlle CWICK, Professeur honoraire d'École Normale ; M^e GORSKI, avocat à la Cour d'Appel ; *trésorier* : Mme ROBIN.

ALLIANCE FRANCO-POLONAISE du NORD de la FRANCE. — *Président* : M. CHATELET, Recteur ; *secrétaire général* : M. DEBUS ; *déléguée* : Mlle WYSZLAWSKA, directrice du Lycée.

ANGERS. — *Président* : D^r BOCQUEL ; *vice-président* : M. le Chanoine URSEAU ; *trésorier-archiviste* : M. J. MOISAN.

ARLES. — *Président* : M. LIEUTAUD, Président du Syndicat d'Initiative.

ARRAS. — M. DAVRINCHE, architecte.

AURILLAC. — M. L. FARGES, ancien député.

AUTUN. — *Président* : M. Paul CAZIN ; *secrétaire* : M^e LIMAL.

AVIGNON. — *Présidente* : Mme FAGES-FABRE.

BARCELONNETTE. — M. CAIRE.

BAR-LE-DUC. — *Présidente* : Mme RÉMY, Directrice de l'E. P. S. de jeunes filles ; *vice-président* : M. LUCQUIN.

BESANÇON. — *Président* : M. VILLAT.

BLOIS. — *Président* : M. TOURTEAU, Directeur de l'École Normale.

BORDEAUX. — *Président* : M. CAMENA D'ALMEIDA ; *secrétaire général* : M. GUILLIEN ; *trésorier* : M. GADEN.

BOULIE. — *Président* : M. BONCASSE, Président de la Chambre de Commerce ; *secrétaire général* : M. Raoul TÉODORE ; *secrétaire* : M. ZANNETTACI ; *trésorier* : M^e SALFATI.

BOULOGNE-SUR-SEINE. — M. VAQUIER.

BOURC. — *Délégué* : M. Gabriel DATY, chef de Cabinet du Préfet.

CAEN. — *Président* : D^r LÉBOUCHER.

CANNES. — *Secrétaire* : M. O. SIENKIEWICZ.

CARCASSONNE. — M. ROUGE, Négociant.

CHALONS-SUR-MARNE. — *Vice-président* : M. Marc MILLET, Maire de Châlons ; *secrétaire général* : M. BERLAND, Archiviste départemental ; *délégué* : M. Victor GIMONET, Secrétaire de l'École des Arts et Métiers ; *trésorier* : M. ROYER.

CHARLEVILLE-MÉZIERES (Comité des Ardennes). — *Président* : M. DACHEMONT, Avocat ; *vice-présidents* : MM. CHARVEL, Inspecteur d'Académie, LAMBERT ; *secrétaire* : Mlle ASSO, Professeur au lycée Sévigné ; *trésorier* : M. BOUQUÉ.

CHARTRES. — *Président* : M. LEPOINTE, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire général* : M. René POIRIER.

CHATEAURoux. — *Présidente* : Mme LEHOUCHE.

CHATELLERAULT. — *Président* : M^e JAMET, Avocat.

CHERBOURG. — *Président* : Général VÉRILON ; *vice-président* : M. BRIERE ; *secrétaire* : M. POSTEL.

CLERMONT-FERRAND. — *Président* : M. DESVEISES DU DÉZERT, Doyen de la Faculté des Lettres ; *vice-présidente* : Mme LHIRONDELLE.

COGNAC. — *Président* : M. Georges MENIER, Maire ; *délégué* : M. ROUX ; *secrétaire* : Mlle J. PINGAUD, Professeur.

COLMAR. — *Président* : M. BONFILS-LAPOUZADE, Procureur Général ; *vice-président* : M^e FEHNER, Avocat ; *secrétaires* : M. DIETRICH ; Mlle Alice STIGER, Professeur ; *trésorier* : M. SCHAEDELIN, Juge au Tribunal.

(A suivre)